39e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 36 7 SEPTEMBRE 1922

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète	18 fr.
	Édition partielle	12 fr.
ÉTRANGER	Édition complète	20 fr. 50
	Édition partielle	14 fr. 50

L'édition **complète** comprend **la** *Doctrine* et la *Prédication ;* l'édition **partielle** n'a pas la *Prédication.*
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine.*
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence ;* pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement à nos Bureaux, à Langres.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Mgr Freppel. *(Vingt-troisième article).* — Mgr Freppel en voyage. En Alsace, 561. — La première visite *ad limina,* 564. — Pèlerinage à Saint-Maurice-en-Valais, 566. — Au Grand-St-Bernard ; une ascension qui finit mal, 567. — A la Grande-Chartreuse ; la biche empaillée, 569. — Dans la ménagerie des fauves, 571.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : Paul Gontier, Mgr Blanc, 571 ; G. Guitton, 572 ; Elie Poirée, J. Chantavoine, L. de la Laurencie, P. Greff, 573 ; P. Lemonnyer, J. Bricout, 574.

Liturgie. — Consultations diverses, 574.

PRÉDICATION

Il n'y en a pas dans le présent n°.

1° Joindre 0 f. 75 et la dernière bande à toute demande de *changement d'adresse.*
2° Joindre 0 f. 25 et la dernière bande à toute demande de *consultation.*

IL Y A LONGTEMPS

que nous n'avons pas annoncé la **Petite Histoire de ma Religion,** de Fournier. Rappelons, pour nos nouveaux lecteurs (et aussi pour les anciens qui n'y penseraient plus), qu'elle existe en deux éditions :

A) *L'édition complète* comprend l'A. Test., le Nouveau et l'Histoire de l'Eglise, avec près de 100 gravures expliquées. Vol. in-12 de 160 p., sous couverture parcheminée. Prix par unité : 1 f. 50 franco par la poste.

B) L'*édition simple* ne comprend que l'Histoire de l'Eglise ; 68 pages ; 32 figures ; franco 1 f.

Par quantités, ces prix sont beaucoup diminués :

A) Edition complète :

Pour la France : 10 ex., franco poste, 13 fr. 50.

3 kilos (26 ex.) :	en gare, 29.70 ;	à domicile, 30.30
5 » (47 ex.) :	» 52.25 ;	» 52.85
10 » (98 ex.) :	» 107.45 ;	» 108.05

Pour l'Etranger : même prix que par la poste, plus 0.05 par exemplaire, soit 14 fr. les 10 ; ou, si le colis postal est moins coûteux, nous demander les conditions.

B) Edition simple :

Pour la France : 10 ex. 9 fr., 24 ex. 17 fr. 50 (franco poste).

3 kilos (58 ex.) :	en gare, 40.10 ;	à domicile, 40.70
5 » (105 ex.) :	» 71.15 ;	» 71.75
10 » (225 ex.) :	» 150.80 ;	» 151.40

Pour l'Etranger : même prix que par la poste, plus 0.05 par exemplaire, soit 9 fr. 50 les 10 et 18 fr. 70 les 24 ; ou, si le colis postal est moins coûteux, nous demander les conditions.

PETIT COURRIER

Q. — Quelles revues pourraient m'aider pour l'enseignement d'enfants dans un collège secondaire de garçons ? Connaîtriez-vous aussi un livre utile pour la direction spirituelle de ces enfants ?

R. — Ad I. Voyez donc celle que nous avons indiquée naguère *(couv.* du 3 août) : *L'Enseignement chrétien,* — et, au point de vue formation chrétienne, *Le Recrutement sacerdotal* et *Le Prêtre éducateur* (voir p. 150).

Ad II. Demandez la liste des volumes publiés par le P. Lambert, 27, rue Championnet, Paris, 18e, et faites-y votre choix ; — Bouvet, *Veillez et priez,* in-16 de 336 p., de Gigord ; — P. Suau, *Aux collégiens et à leurs maîtres, Pages amies,* in-16 de 140 p., de Gigord ; — G. Daumas, *Pour former une élite,* in-8 de 230 p., 7 f. 50, Beauchesne.

Q. — Jusqu'où vont les droits du maire sur l'église ? A-t-il celui d'illuminer le clocher (faisant corps avec l'église), à l'occasion d'une fête purement civile (et très civile !) ?

R. — Nous avons répondu jadis à cette question dans la *Jurisprudence* du 25 janvier 1912, p. 278 et suiv. ; la situation n'a pas changé. Vous trouverez cette étude éditée en volume à part (avec une foule d'autres questions pratiques concernant les églises et ce qu'elles renferment) sous le titre : *Les*

églises et leur mobilier devant la loi civile, **par le chan. Fanton, in-12 de 468 p., franco 5 f., en vente à nos bureaux ; sur ce sujet extrêmement pratique, nous ne connaissons rien de plus clair ni de plus solide.**

Q. — Veuillez m'indiquer une *Vie* récente de S. Louis de Gonzague. Je remarque qu'elle n'existe pas encore dans la collection « Les Saints. »

R. — J. Daurignac, *Histoire de S. Louis de Gonzague,* 4 f. 50, Téqui ; — P. Clair, S. J., *La vie de S. Louis de G.,* gr. in-8, Paris, Didot ; — P. Meschler, *Vie de S. Louis de G.,* in-8, 6 f., Lethielleux.

Q. — J'ai sur ma paroisse une chapelle dédiée à S. Caprais, dont nous célébrons la fête chaque année le 20 octobre. Où pourrais-je trouver des documents pour mieux connaître et faire aimer davantage notre protecteur ?

R. — Petite *Vie* au nº 452 de la collection de la Bonne Presse, Paris, 5, rue Bayard ; — *Acta Sanctorum,* t. VIII octobris, p. 815-829 ; — Bouillet et Servières, *Sainte Foy, vierge et martyre,* in-4º de 800 p. très richement illustré, 30 f., à Rodez, chez E. Carrère (nous croyons qu'une édition populaire à 4 f. a suivi celle-là).

Q. — Pourriez-vous m'indiquer un ouvrage, pas cher, traitant des moyens les plus pratiques pour découvrir et capter les sources ?

R. — *Les sources et les eaux souterraines : Comment les découvrir ? Comment les capter ?* par H. de Graffigny ; coûtait 1 f. 50 en 1914, chez Nilsson, 8, rue Halévy, Paris. — Et voyez ce que nous avons dit naguère (1er juin, p. 350) de l'ouvrage du Frère Padey.

Q. — Où pourrais-je trouver une carte du ciel, très nette et très bien faite, pour étudier astres et constellations ?

R. — Prenez G. Bigourdan, *Petit Atlas céleste,* comprenant 5 cartes en deux couleurs, avec une introd. sur les constellations et les moyens de les reconnaître ; coûtait 2 f. 75 en 1915, chez Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins, Paris 6e.

Q. — A quelle librairie m'adresser pour avoir : 1º *Le pharmacien chez soi,* paru après la guerre ; 2º une Flore des plantes médicinales ; 3º des livres classiques d'occasion ?

R. — Ad I. Edité chez Lethielleux, in-12 de 770 p., 8 f. (voir la couverture du 17 mars 1921, p. 42).

Ad II. Deschanalet-Valpêtre, *Petite Flore médicinale illustrée,* Paris, Libr. Horticole, 84 bis, rue de Grenelle ; et pour plus de détails, voir l'article intitulé *Le jardin officinal,* dans l'*Ami* du 19 mai 1921.

Ad III. J'ignore s'il y a des librairies ayant cette spécialité. Mais en même temps que votre lettre, nous en recevons une de M. l'Econome de l'Institution St-Pierre, à Bourg-en-Bresse (Ain), qui précisément veut se débarrasser d'un stock de classiques ; vous pourriez lui écrire.

Q. — Où pourrais-je trouver : 1º une traduction française des Pères de l'Eglise, et 2º un Guide du servant de messe imprimé en gros caractères ?

R. — Ad I. Adressez-vous à des librairies d'occasion, v. g. Baston et Berche, 69, rue de Rennes, Paris ; A. Tralin, 12, rue du Vieux-Colombier, Paris ; Brunet, 32, rue Gambetta, Arras ; René Giard, 2, rue Royale, à Lille ; etc.

Ad II. Carton des répondants de la messe, à la libr. Bahon-Rault, à Rennes ; — *Petit Manuel à l'usage du servant de messe,* 6e édit., chez F. Anatole, à St-Paul-Trois-Châteaux (Drôme) ; — G. Coolen, *Petit Cérémonial à l'usage des enfants de chœur,* 1 f. 65 franco, Paris, Gabalda.

Q. — Voulez-vous me dire à quelle librairie je trouverai : *Le péché originel,* par Le Bachelet ?

R. — Le Bachelet, S. J., *Le péché originel dans Adam et ses descendants, Exposé apologétique,* 2 vol. de la collection « Science et Religion, » aujourd'hui à 1 f. le vol., Paris, Bloud et Gay.

Anthologie des meilleurs Ecrivains de Lourdes, par L. de Bonnières. — In-8 de 302 p., 7 f. — Tourcoing, J. Duvivier.

M. L. de Bonnières est l'auteur de l'excellent *Dans la lumière de Lourdes* dont nous avons parlé il y a deux ans. Il nous y versait le parfum, exquis, de son âme. Cette fois il nous verse le parfum, infiniment varié, de ses lectures, des plus parfumées lectures qu'il soit possible d'imaginer, puisqu'il y est parlé de la Sainte Vierge, de la Vierge de Lourdes. On a ici une anthologie, — une gerbe de fleurs, — et en même temps une histoire, un tableau de ce qu'est Lourdes en lui-même, de ce qu'il a été et veut être pour le peuple chrétien. On entend ici Mgr Laurence, Mandement portant jugement sur l'apparition ; Mgr Pie, Raisons providentielles des miracles de Lourdes ; Mgr Chollet, Le fait de Lourdes ; le P. Janvier, le P. Cros, Benson, Bertrin, Lasserre, Louis Veuillot, Boissarie, Hello, Pouvillon, Retté, Huysmans, Francis Jammes, Dr Le Bec, R. Monlaur, etc., etc. — Cette première édition est toute de propagande, à des conditions exceptionnelles, 2 f. 75 par 50 exemplaires, 2 f. 30 par 300, 2 f. par 500. L'éditeur, on le voit, rêve, pour son œuvre, d'une diffusion énorme : nul de ceux qui auront feuilleté ces pages ne trouvera son ambition injustifiée. — Cette édition de propagande épuisée, l'ouvrage restera en vente à 7 f.

L'effort catholique dans la France d'aujourd'hui, par G. Goyau. — In-12 de 152 p., sur typographie de luxe, 5 f. — Paris, Librairie des Jeunes, 3, rue de Luynes.

De cet effort M. Goyau a été l'un des meilleurs artisans, par la plume et par son apostolat auprès de la jeunesse cultivée. Personne n'était mieux qualifié pour nous en parler, pour nous dire ce qu'il a été et ce qu'il est, pour nous inciter à y prendre une part toujours plus ardente. Nul n'est mieux documenté que cet homme ; nul ne sait répandre sur l'érudition une chaleur plus entraînante. Tout ce qu'il écrit est lumière ; tout, sous cette plume, est vie ; tout est prédication et apostolat. Son travail d'aujourd'hui est le fruit de trois conférences données en décembre 1921 à la Faculté de Théologie catholique de l'Université de Strasbourg sur 1º *les initiatives organisatrices* (organisation de nouvelles paroisses à Paris et en banlieue : « une Chine autour de Paris, » etc.) ; 2º *les initiatives intellectuelles* (le renouveau catholique intellectuel au début du XXe siècle ; la vie eucharistique dans la jeunesse catholique actuelle ; les progrès de l'enseignement catéchistique ; etc.) ; 3º *les initiatives sociales :* l'A. J. C. F., les Semaines sociales, les Secrétariats sociaux, l'Action populaire, le scoutisme catholique, etc. — Un des meilleurs livres à propager en tous milieux.

Pour le Mois du Rosaire

En vente à nos Bureaux

La Reine du Paradis (123 discours sur la Sainte Vierge), par M. le chanoine Rolland. — 7e édition. — 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

Réflexions pour la récitation du Saint Rosaire. Brochure in-32 de 68 p., *franco* 0 fr. 30 (Remises par nombre : 7 pour 6, 15 pour 12, 35 pour 25, 90 pour 50).

39e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 36 7 SEPTEMBRE 1922

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Mgr FREPPEL

(Vingt-troisième article)

SOMMAIRE. — Mgr Freppel en voyage. — En Alsace. — La première visite *ad limina*. — Pèlerinage à Saint-Maurice-en-Valais. — Au Grand-St-Bernard. — A la Grande-Chartreuse ; la biche empaillée. — Dans la ménagerie des fauves.

I. — On a dit qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. Cela prouve surtout contre le valet de chambre. Il était sûrement de cet avis, l'excellent Edouard Dubillot qui disait de Mgr Freppel : « C'est étonnant comme on aime cet homme-là malgré tout ! C'est qu'il est bon, foncièrement bon. C'est que ses emportements ne durent pas, et qu'on les oublie à la minute qui suit. » Ces côtés moins glorieux de l'homme sont aussi ceux qui le révèlent le mieux, le font mieux comprendre, et, en fin de compte, quand l'homme est sincère, mieux estimer.

Le valet de chambre de l'évêque d'Angers non seulement l'aimait : il l'admirait, comme tous ceux qui l'approchaient. Nature généreuse un peu chauvine, Mgr Freppel avait conscience de sa supériorité, et il le laissait voir ; mais il était juste pour tous ceux qui avaient du mérite. Tout enfant, il voulait toujours « vaincre, » l'emporter sur ses rivaux. Plus tard à Paris il aimait à exalter son pays : rien n'était plus beau, ni plus riche, ni meilleur que l'Alsace. Son pays était « le plus beau de la terre, » et avec quelle conviction, avec quel orgueil il célébrait ses ballons, ses vallées pittoresques, la superbe montagne de Ste-Odile !

Il retourna deux fois seulement en Alsace après la guerre. Depuis surtout qu'il devint député du Finistère, ses discours patriotiques à la Chambre indisposèrent contre lui les autorités prussiennes, et nous savons qu'en 1882 le feld-maréchal Manteuffel lui refusa, non sans y mettre beaucoup de formes, la permission de consacrer l'église d'Obernai.

Quand il revoyait sa douce Alsace, il se retrouvait enfant : il parcourait avec jouissance les lieux les plus aimés, les ruines, les forêts, battait des mains quand il tombait sur des myrtilles qu'il croquait à belles dents. Il racontait à M. Grimault qui l'accompagnait l'histoire des vieux châteaux, du Hagelschloss, du Birkensfeld, lui indiquait telle clairière d'où l'on apercevait une jolie échappée sur le Rhin bleu ou sur Strasbourg noyé dans la brume. Il s'arrêtait volontiers à contempler en silence ces paysages que la politique lui défendrait peut-être de revoir ; il les considérait, immobile, comme s'il eût voulu les graver plus précis dans sa mémoire ; puis d'un pas plus rapide il continuait sa route à travers les houblons ou les tabacs, suivant du regard le vigneron qui gagnait sa vigne, la hotte sur le dos, et les femmes travailleuses, aux jupes rouges ou vertes, selon qu'elles étaient catholiques ou protestantes. Il expliquait comment à Andlau, un jour d'orage, à telle fenêtre grande ouverte, on voyait briller une chandelle allumée : « Ce sont des Juifs qui habitent la maison, disait-il. Pour eux le Messie doit venir au milieu du tonnerre et des éclairs. Quand un orage éclate, tout bon Juif doit allumer une bougie pour recevoir dignement l'envoyé du Très-Haut, s'il paraissait. »

L'abbé Kieffer, son ami intime, était curé d'Andlau, et c'était une fête pour lui comme pour toute la paroisse que la visite de l'évêque d'Angers. Celui-ci, le lendemain de son arrivée, dit sa messe à l'église de la petite ville ; tout le monde était prévenu de l'heure et aussitôt une multitude afflua, la tribune se remplit de musiciens qui firent d'excellente musique. Ce n'étaient pourtant que des hommes du peuple, qui s'étaient à peine préparés et qui étaient accourus chacun avec son instrument. Mais tout Alsacien a le sens inné de l'harmonie. L'évêque était fier de cette démonstration religieuse :

— Voyez-vous cela ? disait-il avec une emphase naïve, voilà l'Alsace ! Ce n'est pas en Anjou que vous trouveriez des artisans aussi musiciens, ni des musiciens toujours prêts, comme ceux-là !

Il voulut naturellement visiter Ste-Odile. La veille, à Strasbourg, il avait rencontré Mgr Rœss qui allait y monter et qui lui dit sans façon : « Monseigneur, permettez-moi de ne pas vous suivre aujourd'hui ; nous aurions l'air de tramer un complot contre le gouvernement prussien. J'irai vous rejoindre dans quelques jours. » L'évêque d'Angers avait trouvé que cet accueil n'était point dénué de fraîcheur, et il avait gagné Ste-Odile avec quelque tristesse. Mais quand l'évêque de Strasbourg l'eut rejoint, la fraîcheur disparut ; elle n'avait d'autre cause que les événements qui, en Alsace surtout, exigeaient parfois l'exagération même de la prudence. Mgr Rœss possédait tout un répertoire d'histoires piquantes sur les curés et sur les chanoines ; il les racontait bien, avec un accent alsa-

cien qui y ajoutait son pittoresque. M. Grimault fut discrètement prié par Mgr Freppel d'y aller aussi de son histoire sur les philosophes, les théologiens et même les évêques. Mgr Rœss fut-il piqué? Peut-être, car en racontant à l'un de ses vicaires généraux son séjour à Sainte-Odile il dit, — toujours avec l'accent : « L'évêque d'Angers était là avec un chanoine *cascon*... »

Mgr Freppel était un dévot de sainte Odile, la patronne de l'Alsace. Cette fois il demeura cinq jours au monastère bâti sur la douce montagne, au sommet des Vosges, dans un site sauvage et charmant. Il pria longtemps devant l'autel de la chère sainte, et avec quels accents il racontait sa vie d'enfant aveugle, la dureté de son père, le miracle qui lui avait rendu la vue et qui avait aussi ouvert les yeux de l'âme à l'orgueilleux seigneur !

Il allait ainsi de village en village, suivant la pente de son cœur et de ses souvenirs, visitant des condisciples, des amis d'enfance ravis de le voir. Les curés l'accueillaient avec une bonne rondeur, avenante, nuancée de fierté, heureux de recevoir leur compatriote devenu l'illustre évêque d'Angers. Les repas, plantureux, ne se terminaient guère sans quelque toast savamment et même joliment tourné. Mgr Freppel répondait sur le même ton et de sa meilleure langue, laissant parler son enthousiasme. Ensuite il disait à part à son compagnon :

« Voyez-vous comme ces curés d'Alsace ont forte mine, comme ils ont l'air de prêtres travailleurs et instruits ! S'ils ne possèdent pas la douceur angevine, ni la mousse qui pétille dans vos verres, ils ont la gravité sacerdotale et l'amour de l'étude. Notre vin est un peu amer, mais il n'est pas moins généreux que le vôtre. Notre humeur a de l'âpreté, elle n'en est pas moins cordiale. Nous aimons le kirsch sec et fort, qui tend les nerfs et décuple l'activité, et non pas ces liqueurs sucrées qui empâtent la bouche et vous font vomir. »

Dans ces jours de vacances il s'abandonnait sans regret, lui le laborieux, à la douceur de ne rien faire; il détendait l'arc, afin de le préparer à lancer de nouvelles flèches plus vigoureusement et plus sûrement; il se laissait vivre, et faisait provision de force, de calme, d'inspiration, en face des paysages grandioses de son Alsace. Il n'aimait du reste que ce qui était grand, la mer, les montagnes, les vastes horizons ; son œil avait soif d'infini. Les menus objets d'art, en dépit de leurs fines ciselures ou de leurs incrustations d'or ou de nacre, ne retenaient pas son attention, ne parlaient pas à son âme éprise de grandeur. Mais ce qui le charmait toujours, c'étaient les choses de l'esprit, les conversations instructives ou piquantes, même les récits hyperboliques. Alors il lui arrivait de fabriquer de toutes pièces quelque histoire, pour mystifier ses mystificateurs. C'est ainsi qu'un jour il raconta devant Mgr Rœss la singulière aventure suivante. Il était au fond d'une gorge étroite de la montagne avec M. Grimault. Tout à coup un sanglier se précipite sur ce dernier qui s'enfuit. Mais l'animal le poursuit, se jette entre ses jambes et l'emporte en croupe pendant quelque temps, dans une course fantastique. Et M. Grimault d'ajouter d'un air tragique : « J'en suis encore malade de peur ! » Et l'évêque de Strasbourg de témoigner à celui-ci sa compassion sincère. Mis en goût par ce succès, Mgr Freppel raconta plusieurs fois l'aventure. « A la vingtième fois, dit le spirituel secrétaire, je me suis demandé si elle ne m'était pas arrivée. »

Toutefois il n'avait pas un talent bien marqué pour ce genre-là, c'est pourquoi peut-être il était enchanté d'y réussir, comme Ingres sur son violon. Cela répondait aussi à son désir et à sa prétention de l'emporter partout, car on pouvait lui appliquer, en le modifiant, le mot de S. François de Sales touchant sainte Thérèse : « Il était tant homme que rien plus. » Nous regretterions de ne point signaler cette petite faiblesse, car il manquerait un trait caractéristique à la belle physionomie du grand évêque.

II. — A Guebwiller il trouva comme curé un de ses plus intimes camarades d'études, M. Wetzel, qui disait avec son bon rire franc : « Nous étions rivaux, mais Emile n'était pas toujours commode; il fallait qu'il fût toujours le premier ! » Mgr Freppel, lui, ne se souvenait que des qualités bienveillantes de son ami. Il était en Alsace, et il voyait tout, personnes et choses, sous des couleurs d'indulgence. Jusqu'à M. Spuller qui fut ministre et dont il affirmait le caractère débonnaire avec la volonté de faire toujours plaisir : « Vous verrez que ce gros homme, qui est ministre des cultes, n'est pas un buveur de sang et qu'il fera évêque l'un des candidats que je lui proposerai [1]. » Il y avait sûrement du vrai dans cette appréciation, car M. Spuller accepta en effet le candidat que lui désigna l'évêque d'Angers, et plus tard il succomba pour avoir fait appel, devant ses collègues sectaires, à « l'esprit nouveau » de paix, de tolérance et de concorde.

A Mulhouse, la grande ville ouvrière, qui n'avait qu'une seule paroisse de 50.000 âmes, il fut reçu par l'abbé Winterer, député au Reichstag, entouré de ses dix-huit vicaires. Il se rendit aussi à Massevaux, petite ville de deux à trois mille habitants où son père avait été juge de paix. La population se porta à l'église pour l'entendre, et l'organiste tira de son instrument des effets d'harmonie splendides. Il fit parler les « voix humaines, » ordinairement si ingrates : « Ni à Fribourg, ni à Paris, ni à Rome, dit M. Grimault, je n'ai entendu des voix humaines comme celles de Massevaux, voix étranges que l'on dirait vraiment sortir d'un chœur caché dans la tribune, émaner d'une réunion d'hommes dont la prière, émue et recueillie, cause une singulière émotion. » On pense si l'évêque fit ressortir la valeur et les ressources de l'orgue, dont il avait auparavant exalté la beauté.

[1] Ce candidat était Mgr Louis Luçon, qui fut nommé évêque de Belley en 1887 et devint l'héroïque cardinal de Reims.

Au sortir de l'église il alla prier sur la tombe de son père. Il y demeura longtemps à genoux. C'était en 1872 ; il était encore jeune évêque, il se rappelait la figure bienveillante de cet homme à qui il devait tant, et il était heureux de mêler sa reconnaissance à sa prière, regrettant seulement que son père lui eût été ravi trop tôt pour jouir de sa présence et de sa gloire. C'est de lui qu'il tenait sa bonté native, sa compassion pour la misère, comme il tenait de sa mère sa vigueur, sa promptitude à la réplique et son énergie.

Mais ce qui le réjouit le plus, ce fut de revoir à Obernai l'église de sa première communion et la maison où il naquit. Cette petite ville a conservé quelque chose de la physionomie du moyen âge. Elle a gardé ses pignons pointus, sa grosse tour crénelée avec des traces encore visibles de ses fossés et de ses vieilles murailles. L'ensemble en demeure original et imposant. La maison natale de l'évêque d'Angers est près des remparts ; la porte d'entrée en est décorée de sculptures. La famille qui la possède lui en fit les honneurs et il entra, non sans émotion, dans la chambre où il avait vu le jour le 1er juin 1827. Ses paupières battirent plus vite et ses lèvres se prirent à trembler quand il s'arrêta à regarder, silencieux, la place de son berceau.

Au dehors, une foule considérable attendait « l'enfant du pays » qui occupait maintenant une si grande place dans l'opinion en France, et dans l'estime universelle. Son premier instituteur qui lui avait appris à lire était là, qui lui fut présenté. L'évêque aimait les instituteurs, en souvenir de ce brave homme, et il ne tarissait point quand il redisait les mérites de l'ancien maître d'école, auxiliaire du maire et du curé, chantre au lutrin et jouant de l'orgue, tenant à la mairie les registres de l'état civil et enseignant en classe le catéchisme catholique, n'appartenant à aucun parti et considéré de tous. Il bénit son ancien maître et lui remit un souvenir qui fut précieusement conservé. Il allait se laisser gagner par l'émotion, malgré lui, quand il se vit pressé par la multitude qui voulait l'approcher, au moins le voir. Les petits grimpaient sur les épaules de leurs camarades, les mères lui tendaient leurs enfants ; pour obtenir la faveur de baiser son anneau, on rappelait des souvenirs d'enfance avec les raisons et les expressions les plus pittoresques. Telle cette veuve du tailleur « *qu'il a fait* la première culotte de Monseigneur. » L'évêque était heureux, il souriait, répondait à chacun, et quelle ample distribution de médailles !

Il ne manqua pas de visiter le cimetière d'Obernai, où se trouvent les stations d'un Chemin de croix en pierres sculptées. Sa mère autrefois l'y conduisait souvent. C'est là, a-t-il dit, au pied de la statue de Notre-Dame des Douleurs, qu'il sentit le premier attrait pour le sacerdoce. Il s'y agenouilla et pria de tout son cœur. Il ne devait plus la revoir, ni elle, ni la maison natale, ni l'église où tout enfant il émerveillait les fidèles par la vigueur avec laquelle, les jours de Fête-Dieu, il lançait son encensoir.

Le soir il dîna chez M. Linder, un autre ami d'enfance, et là encore il parla de ses souvenirs savoureux du premier âge qui étaient restés vivants et précis dans sa fidèle mémoire. Ces petites farces, ces aventures, ces raisins mangés ensemble dans les vignes, ces mille petits riens revêtent de loin un charme incomparable, et forment le fond le plus doux de nos retours sur le lointain passé. Cela ne dit rien aux autres, mais pour nous cela réveille un monde de pensées et de sentiments, et d'humbles faits qui à nos yeux grossissants deviennent des événements héroïques.

D'Obernai au pied de Ste-Odile, Mgr Freppel se rendit au pays de sa mère, née Elisabeth Schlosser, à Blienschwiller. Son aïeul et son bisaïeul y étaient notaires. Ce dernier avait jugé prudent un jour de soustraire les papiers de son étude aux révolutionnaires, et il s'était exilé de l'autre côté du Rhin. L'évêque d'Angers aimait à rappeler ce souvenir et dans ses moments de gaieté il se déclarait volontiers un « petit-fils d'émigré. »

Tous les Schlosser étaient enterrés dans le cimetière de la paroisse et leurs noms demeuraient gravés sur les tombes. C'est à Blienschwiller qu'il passait dans sa jeunesse la meilleure partie de ses vacances. La maison familiale est toujours là, avec sa grande cour intérieure entourée de galeries de bois. L'évêque se complaisait à montrer le jardin, les arbres fruitiers qu'il connaissait tous par leur nom, les ceps de la treille qui donnaient les meilleurs raisins, surtout la grande allée du milieu qu'il avait arpentée tant de fois en lisant et en méditant.

Comme il sortait de Blienschwiller en voiture découverte, plusieurs jeunes filles débouchèrent soudain d'un champ où elles s'étaient cachées pour l'attendre au passage et lui jetèrent une dizaine de bouquets de fleurs tout humides encore de la rosée du matin. Il était radieux. Il semble que ses compatriotes aient voulu le consoler du désastre de 1870 et lui dire : « Vous êtes toujours des nôtres et nous vous aimons plus que jamais ! »

Et lui il s'attachait de plus en plus à son Alsace, de plus en plus il se pénétrait de son histoire et de son esprit. Cette province fut de tout temps, depuis César, Clovis, Turenne, Napoléon, le champ de bataille de l'Europe. Les Barbares s'y sont rencontrés avec les Romains ; c'est là, à Tolbiac, que s'est fondé le royaume franc. Que de généraux illustres sont sortis de cette terre féconde en guerriers ! Aussi plus que toute autre est-elle animée de l'esprit militaire : « Songez donc, disait souvent l'évêque, que les armées de l'Europe ont passé dix fois, cent fois, sur notre corps, que nous sommes un peuple-frontière, placés des premiers pour applaudir nos victoires ou pour pleurer nos défaites ! C'est pourquoi nous avons le culte des armes et de la valeur guerrière. Tout Alsacien doit être soldat. Et cela est si vrai, ajoutait-il en souriant, cela est tellement entré dans nos mœurs qu'un jeune homme, tout riche qu'il serait, ne trouverait pas à se marier en Alsace, s'il n'avait *fait son congé*,

s'il n'avait passé par le régiment. Non, une jeune fille bien élevée ne voudrait pas pour époux d'un pleutre qui n'aurait pas *servi !* »

La guerre avec l'Allemagne, qu'il sentait inévitable, le préoccupait sans cesse ; il méditait plans sur plans, il étudiait les trouées à faire : car il ne supposait pas que nous attendrions l'ennemi chez nous. Il demeurait longtemps à regarder la carte, où il faisait combattre les deux armées comme sur un échiquier. Nous avons dit que vers sa vingtième année il avait visité les principaux champs de bataille de l'Europe, Austerlitz, Iéna, Waterloo, le crayon à la main, examinant les positions prises par les deux adversaires, refaisant lui-même le combat, et ne prenant point son parti des fautes commises par tel général français. Il avait également étudié le système de nos fortifications de l'Est depuis Vauban jusqu'à nos jours. En passant à Belfort, il conduisit M. Grimault près des forts et lui démontra combien puissante était leur action défensive, à la suite des travaux exécutés par nos officiers-ingénieurs.

— Monseigneur, lui disait celui-ci, vous mourrez avec le regret de n'avoir pu placer à la Chambre un discours sur les fortifications !

— C'est vrai, répondait-il, j'aurais voulu dire une bonne fois à mon pays ce que je pense de l'état de nos places fortes et des travaux qu'on devrait y faire.

Il avait une âme de soldat, et partout l'accompagnait la pensée militaire, exaltée encore par l'amputation de nos deux provinces. Au Grand-St-Bernard qu'il visita, ainsi que nous le raconterons, il fut touché sans doute du dévouement des religieux, de la vue des montagnes, vaste et sévère ; mais ce qui l'occupa surtout, ce fut le passage des Alpes par Napoléon Ier.

— Voyez donc ce chemin, disait-il en longeant sur une route neuve l'ancienne route suivie par l'Empereur, mais voyez donc ! C'est par là qu'Annibal a passé, c'est par là que Napoléon fit aussi passer son armée, ses chevaux, ses canons. Quel courage il a dû déployer ! Tous les mulets, tous les bœufs des paysans avaient été réquisitionnés pour cet effort gigantesque. Parfois, cent hommes s'attelaient à un canon pour le hisser au sommet de la montagne !...

Cette fois, tout à la campagne d'Italie, il s'absorba tellement dans ses vieux récits de la bataille de Marengo qu'il faillit manquer l'heure du retour. Il jouissait de ces grands souvenirs, et l'œil animé, la narine gonflée, il assurait, dans une sorte d'ivresse patriotique, que de ce glorieux passé renaîtrait l'avenir.

La musique langoureuse des modernes lui paraissait déliquescente : il ne l'aimait pas. Un soir que plusieurs amateurs avaient chanté chez M. Grimault des morceaux de Gounod, de Massenet, de Reyer, il se leva, gesticulant de ses deux bras, et s'écria impatienté :

— Laissez-moi donc toute cette flûterie et cette mièvrerie, et chantez-moi comme il faut :

Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Et il se mit à chanter d'une voix sonore tous les couplets de cette chanson qui faisait les délices de nos pères et que leurs fils trouvent sans doute un peu naïve et simplette.

Nul doute que s'il eût suivi la carrière des armes, ainsi que l'y portait son tempérament, il fût devenu un général de haute valeur. Il était fait pour la lutte et il l'aimait. Aussi bien sa vie n'a-t-elle été qu'une longue bataille, méthodique et acharnée. Il a combattu pour la patrie, pour l'Eglise, la grande institution divine, pour le droit, la religion, la justice, la vérité doctrinale; et ses discours, ses mandements, ses instructions, ses travaux divers demeurent le plus beau monument peut-être érigé par un évêque, au XIXe siècle, à la gloire de Dieu et de la sainte Eglise [1].

III. — En février 1875, Mgr Freppel fit avec son compagnon habituel sa première visite *ad limina*. Il descendit au Séminaire français, qui était alors dirigé par le P. Freyd. C'étaient deux amis, ils étaient l'un et l'autre Alsaciens, et ils avaient les mêmes vues, les mêmes pensées, ils portaient les mêmes jugements sur les questions et sur les événements contemporains. Le P. Freyd, dit le *Journal de Florence* dans l'article nécrologique qu'il lui consacra peu après [2], « était un modèle achevé de douceur et de fermeté. On faisait mieux que de l'aimer, on le respectait, on l'admirait. Dans la direction des consciences il était un vrai maître, plein de sagesse et de bon conseil. Dans son séminaire, il se montrait d'une paternité angélique et donnait des exemples constants d'humilité et de piété ; autant il était indulgent aux autres, autant il était sévère à lui-même. » De taille élevée, avec un visage d'ascète, il rappelait la physionomie du Vén. P. Eymard, fondateur de la Congr. des Pères du Saint-Sacrement. Confesseur de Pie IX, il jouissait à Rome d'une très grande considération.

Il accueillit l'évêque d'Angers comme un compatriote, comme un ami, et quoique malade il eut pour lui les meilleures attentions. L'économe, le P. Brichet [3], pour les mêmes motifs, et pour d'autres encore, plus pratiques, redoubla de prévenances. Il n'était intransigeant que sur un seul point : il prétendait qu'on ne fait pas de feu à Rome. Il faisait froid pourtant, et comme M. Grimault insistait, il lui dit avec un sourire malin, une expression de physionomie narquoise et un regard ironique qui pétillait sous ses lunettes bleues : « Montez dans votre chambre et je vais vous envoyer une bûche, mais une seule ! Vous la jetterez par la fenêtre et vous descendrez pour la remonter. Vous la jetterez de nouveau et vous continuerez cet exercice quatre ou cinq fois. A la cinquième, vous aurez chaud. » L'évêque, lui, supportait mieux les intempéries que son frileux secrétaire.

1 Voir Grimault, *Mes Souvenirs*, t. I, ch. IX.
2 Le P. Freyd mourut le 6 mars 1875.
3 Le légendaire P. Brichet, mort le 20 janvier 1900, après avoir passé quarante ans au Séminaire Français, dont il fit le « Palazzo Santa-Chiara. »

Il se plut à lui faire visiter Rome, en homme qui connaissait bien la Ville Eternelle.

Sur les marches de St-Pierre, il rencontra Henry Maret, l'écrivain radical, qui l'aborda en lui disant :

— Cette église est superbe, Monseigneur, mais elle est surtout la glorification des Papes et de leurs pontificats.

Mgr Freppel fit un signe d'assentiment silencieux et quelques minutes après il dit à M. Grimault, en se rappelant l'époque poignante de Luther :

— C'est un peu vrai, ce que m'a dit Maret. Il faut convenir que cette « superbe église » nous a coûté cher. Les Allemands ne l'ont pas comprise au XVIe siècle, et le protestantisme est né de cette méprise.

Ils eurent la joie de célébrer la messe à la Confession de S. Pierre, sous l'autel majeur de la Basilique. Là une invincible émotion vous étreint toujours. Cet immense édifice, le plus vaste et le plus beau de l'univers, a été construit en l'honneur d'un pauvre pêcheur qui vint il y a dix-huit siècles à Rome pour y annoncer la vérité de l'Evangile. Et c'est cet homme, cet humble, sans lettres, sans talent, sans prestige, qui a converti la ville des Césars et changé la face du monde... Les hommes par reconnaissance lui ont élevé ce temple, et ses ossements y demeurent comme des diamants dans un écrin colossal, avec ceux de S. Paul et des Apôtres, tandis que les ossements d'Alexandre ou de César, des conquérants qui ont rempli le monde du bruit de leur nom et de leurs exploits éclatants, restent oubliés et ignorés. Dieu fait son œuvre seul, il humilie les superbes, il glorifie les humbles.

Ensemble ils visitèrent Sainte-Marie-Majeure, St-Jean-de-Latran, St-Paul-hors-les-murs, Saint-Pierre-ès-Liens. Dans cette dernière église l'évêque s'arrêta longuement devant le *Moïse* de Michel-Ange. Il admira cette œuvre grandiose qui cadrait avec ses idées de grandeur. Tout d'abord on est déconcerté par cette physionomie puissante et parlante de Barbare sarmate, il faut quelque temps pour se mettre à l'unisson de la pensée du célèbre artiste. Alors on y découvre le reflet des éclairs du Sinaï. Il semble encore écouter les enseignements divins qui ont éclaté à son oreille parmi les tonnerres, et il s'indigne, après ces lumières, ces ordres solennels, de la frivolité du peuple qui danse au pied de la montagne. Et l'on cherche la trace du coup de marteau asséné par Michel-Ange ravi lui-même de son œuvre et s'écriant : « Parle donc, puisque tu es vivant ! »

Le cardinal Antonelli les reçut avec son aménité songeuse d'homme d'Etat, avec « ses yeux noirs, brillants comme des escarboucles, sa grande face pâle qui avait affronté tant de colères dans la presse européenne » ; mais au convenu diplomatique il joignit les plus sincères sympathies.

L'évêque d'Angers obtint ensuite une audience de Pie IX. Il entra seul, pendant que son secrétaire dans l'antichambre préparait les dons magnifiques dont il était chargé : « Cent beaux billets de mille francs réunis dans un album de chagrin rouge », c'était l'offrande du diocèse d'Angers au Denier de Saint-Pierre ; « de jolis conopées pour ciboires, travail délicat des religieuses de la Visitation ; une fleur d'or envoyée par les religieuses franciscaines des Récollets de Doué-la-Fontaine, rosier ingénieux dont chaque fleur enveloppait une pièce de vingt francs. »

Pie IX et Mgr Freppel s'entretinrent de la situation et notamment du comte de Chambord et de sa fameuse lettre de 1873, qui fit échouer la restauration monarchique, — du moins nombre de royalistes le prétendent.

— Ah ! dit le Pape, il a manqué son coup.

Dans cette parole l'évêque d'Angers vit un reproche non motivé et il le releva doucement, s'essayant à faire comprendre au Pontife quelle était la signification exacte de ce drapeau blanc auquel le comte de Chambord semblait trop attaché :

— Le drapeau blanc, dit-il, est le drapeau de l'autorité ; le drapeau tricolore, le drapeau de la Révolution.

— Oui, oui, je comprends, fit Pie IX.

Alors M. Grimault fut introduit, et comme, très ému, il se perdait dans une phrase où il exprimait son grand bonheur de voir le Pape :

— C'est moi, mon enfant, répondit le Saint-Père, qui suis heureux de recevoir tous les bons prêtres français qui viennent me voir.

Puis il remercia de la superbe offrande d'Angers ainsi que des ornements d'église :

— J'en ai souvent besoin, dit-il, surtout de *casoules* (chasubles) pour donner à des églises pauvres.

L'audience se terminait. Pie IX soudain se leva et se dirigea vers le fond de l'appartement. « C'était sa chambre à coucher. Le long d'une cloison, un lit de fer sans rideaux ; près d'une autre paroi, un petit meuble ; au milieu, un simple bureau ; pas de tapis, des dalles nues. » Telle était la pièce occupée par le Chef de la chrétienté. « Il allait d'un pas lent, en se balançant un peu, comme un homme qu'avaient alourdi ses soixante-quinze ans. » Il fouilla dans le petit meuble et en rapporta deux médailles d'argent, l'une d'un grand module, qu'il remit à l'évêque, l'autre de la dimension d'une pièce de cinq francs qu'il donna au secrétaire.

A Rome, l'évêque d'Angers visita les plus célèbres professeurs de l'époque : Franzelin du Collège Romain, Jacobini de l'Apollinaire. Il déjeuna chez le cardinal Howard : « Quel homme aimable et bon que ce grand seigneur anglais dont la richesse et la beauté avaient fait sensation dans les salons de Londres et qui n'avait quitté le monde, disait-on, que pour se soustraire aux recherches des mondaines ! » Mgr Freppel écoutait avec jouissance et profit ces oracles de la science théologique, heureux de se retremper dans la doctrine aux sources romaines.

Chez Giuseppe Colonna, le correspondant du diocèse d'Angers auprès des Congrégations romaines, on parla des gloires littéraires de l'ancienne Rome, Cicéron, Horace, Virgile. Cet homme qui était très versé dans l'étude des classiques, soutint qu'on ne les appréciait bien qu'à les entendre avec la musique de l'accent, et il se mit à déclamer les premiers vers de l'*Enéide* dans la grâce et la sonorité du rythme. Toute la famille était là, six enfants; une fillette de dix ans, la petite *Immacolata,* débita en français un compliment à l'évêque, qui s'en montra très touché. Il se trouvait à l'aise parmi ces braves gens, et en même temps, — pour lui c'était le bonheur complet, — il apprenait quelque chose. Il laissa une impression charmante pour sa simplicité et sa bonhomie avisée.

IV. — Pendant l'été de 1886, l'évêque d'Angers résolut de faire un pèlerinage à St-Maurice-en-Valais avec M. Grimault, pour y vénérer les reliques du patron de sa cathédrale. De là il se rendrait au Grand-St-Bernard pour y visiter les religieux, pour y retrouver aussi les traces de Napoléon Ier.

Ils partirent, passèrent quelques heures délicieuses sur le lac Léman et arrivèrent un soir à St-Maurice. L'Abbé du monastère était Mgr Bagnoud, évêque de Bethléem, un beau vieillard de quatre-vingt-trois ans, robuste encore, qui avait connu Mgr Freppel au Concile, et qui, ardent défenseur lui-même de l'infaillibilité pontificale, l'avait admiré pour l'éloquence et la solidité de ses discours. Il voulut se rendre à la gare pour le recevoir et à peine en voiture, — une vieille voiture de communauté religieuse, à la forme archaïque et aux ressorts grinçants, — ils se mirent à rappeler leurs souvenirs du Concile. L'évêque d'Angers n'était point indifférent aux compliments, et cette démarche, cette aménité, ces hommages respectueux le mirent en belle humeur.

D'autres souvenirs, d'autres liens rattachaient encore l'Anjou à St-Maurice-en-Valais. Près de cinquante ans auparavant, en 1838, le Chapitre d'Angers avait délégué M. Mossion afin de réclamer des reliques de S. Maurice pour la cathédrale. De retour le lyrique chanoine avait publié le récit enthousiaste de son voyage, en y intercalant un poème sur la Légion Thébéenne, composée, disait-il,

De six mille six cent soixante-dix soldats,
Armés de toute pièce et prêts pour les combats.

En reconnaissance des reliques qui leur avaient été gracieusement accordées, les Chanoines d'Angers avaient offert au Révérendissime Abbé un beau volume, sur la couverture duquel se lisaient tous leurs noms. Le livre était là, dans les archives, en bonne place, et les visiteurs furent charmés de revoir les noms de ces bons chanoines angevins, tous disparus.

C'est à St-Maurice, autrefois Agaune, que les six mille soldats romains, dont Maurice était l'un des principaux chefs, furent exécutés, par l'ordre de Maximien-Hercule, probablement en 286 [1]. Ils avaient refusé de prêter le serment parce qu'il était mêlé d'invocations idolâtriques, et deux fois ils furent décimés afin que la sévérité du châtiment épouvantât ceux qui restaient. Mais trois officiers surtout soutenaient leur courage, Maurice, Exupère et Candide. Sommés une dernière fois d'obéir, les Thébéens refusèrent avec ces paroles au tyran que leur prête S. Eucher : « Nos mains tiennent des armes, et nous ne résistons pas; nous aimons mieux mourir innocents que vivre coupables. Tout ce que tu ordonneras contre nous, le feu, les tourments, le glaive, nous sommes prêts à le souffrir! » Alors Maximien-Hercule ordonna de les massacrer tous. Ils vinrent chacun poser leur tête sur une pierre, et le bourreau leur défonçait le crâne à l'aide d'un pieu de fer. Plusieurs crânes portent encore la marque du pieu. L'évêque demeura longtemps comme en contemplation devant ces reliques sacrées. Il pensait peut-être que si, de nos jours, la persécution est moins sanglante, elle n'en a pas moins ses cruautés physiques et morales.

La dévotion des Angevins à S. Maurice remonte à S. Martin de Tours. Celui-ci vint faire son pèlerinage à Agaune, et, dans un lieu qu'on appelle aujourd'hui Verolliez *(verus locus),* il recueillit quelques mottes de cette terre qu'avaient ensanglantée les saints Martyrs, et les rapporta en Gaule. Il en remit une parcelle à l'église d'Angers, qui fut ainsi placée sous le patronage de S. Maurice.

Mgr Bagnoud rendit sa visite à l'évêque d'Angers quelques semaines après, en la solennité de S. Maurice, le 26 septembre. Il officia à la cathédrale, et l'on ne se lassait pas d'admirer ce grand vieillard, avec sa haute taille, sa majesté naturelle rehaussée encore par son titre d'Abbé d'un des plus anciens monastères de la chrétienté. Après le sermon des Vêpres, donné par M. l'abbé Brossard, Mgr Freppel le remercia au nom de son clergé et de sa ville épiscopale : « C'est la première fois peut-être, dit-il, qu'un Abbé de St-Maurice officie pontificalement, à pareil jour, dans notre église cathédrale. Nous n'en sommes que plus reconnaissants à l'éminent prélat de ne s'être laissé arrêter ni par son grand âge, ni par la longueur de la route, pour venir nous apporter ses bénédictions. »

Et il rappela d'une manière touchante sa visite à St-Maurice-en-Valais, ainsi que les titres de Mgr Bagnoud à son admiration et à sa reconnaissance :

« C'est le cœur ému que j'allais visiter il y a quelques semaines les lieux témoins d'un des plus grands faits qui aient marqué l'histoire de l'Eglise, cette vallée du Rhône où tombèrent les martyrs de la légion Thébéenne, cet amphithéâtre, ce nouveau Colisée, qui se teignit du sang de tant de soldats chrétiens. Je tenais aussi à revoir le vénérable évêque de Bethléem, dont j'avais admiré, au Concile du Vatican, la ferme orthodoxie. Et maintenant que Monseigneur l'Abbé de St-Maurice a cimenté de nouveau l'affection qui nous unit à St-Maurice-en-Valais, j'espère que le champ des

[1] Cf. Paul Allard, *La persécution de Dioclétien,* t. I, p. 26-35, et t. II, p. 345-376 (édit. 1900).

martyrs d'Agaune deviendra un lieu de pèlerinage pour un grand nombre d'Angevins. »

Les beautés naturelles du pays ne le laissaient pas insensible. Lui qui prisait peu une peinture ou même un objet d'art, se laissait subjuguer par les spectacles magnifiques de la nature. Un matin, à cinq heures, il éveille son secrétaire pour lui montrer le splendide lever du soleil. Toute la vallée restait encore dans l'ombre, des brouillards se traînaient dans les bas-fonds, une buée légère se répandait comme une fine gaze sur les côteaux, et tout cela demeurait vague, dans un demi-jour incertain, avec des couleurs brunes indécises, comme mortes. Seule la Dent du Midi était illuminée au sommet par le rayon rose et éclatant du soleil levant, semblable à un phare brillant qui éclairait seul les montagnes. Elles se réveillaient sous la caresse discrète de la lumière qui ne les frappait pas encore directement, elles attendaient ses premiers rayons pour tressaillir d'allégresse et bénir leur Créateur. La Dent du Midi, elle, avait entonné son cantique et il semblait que tous les autres pics, drapés dans leur manteau de brume, faisaient silence pour écouter. L'évêque se contenta de dire : « Regardez cela ! » Il ne trouvait pas d'expression pour traduire ses sentiments intimes, ses impressions admiratives.

Il voulut aussi visiter la *Grotte des Fées,* l'une des merveilles du Valais, avec sa vaste salle ornée de stalactites et son lac intérieur alimenté par une cascade qui tombe de la voûte en perles lumineuses, car l'électricité en fait valoir toutes les beautés. Les gorges du Trient le retinrent aussi quelque temps ; il ne se lassait point de considérer le torrent qui mugit au fond d'un abîme de soixante mètres de profondeur. Tout cela il l'admirait comme un savant qu'il était, mais mieux encore, comme un enfant.

Comment passer près de Sion, la capitale du Valais, sans rendre visite au nouvel évêque, Mgr Jardinier ? Son élection avait été des plus intéressantes. Sion est placée entre la Furca germanique et le Bas-Valais français. Ce diocèse est donc soumis à deux influences opposées. Il compte environ cent cinquante prêtres, auxquels est dévolu le privilège de désigner le nouvel évêque au choix du Souverain Pontife.

Quinze jours auparavant, rapporte M. Grimault, le vote des prêtres avait eu lieu à la cathédrale, sous les yeux d'une population anxieuse. On convoque à l'église le peuple et les autorités civiles, on sonne toutes les cloches et l'on chante le *Veni Creator.* Telle est la tradition. A l'heure fixée, les cent cinquante votants déposèrent leurs bulletins dans une urne placée au milieu du sanctuaire, et le dépouillement eut lieu aussitôt après, à la sacristie. Avec quelle attention fébrile la foule restée dans l'église suivait ce dépouillement ! Quelle angoisse à chaque nom prononcé !

Ce fut le nom — bien français — de Jardinier qui l'emporta et fut proclamé ; c'était donc en quelque sorte une victoire française.

Mgr Freppel arriva à Sion un samedi et fut invité à prêcher le lendemain ; son secrétaire chanta la grand'messe. On devine l'affluence. L'assistance fut charmée par cette parole doctrinale et vivante ; tous d'ailleurs connaissaient la haute réputation du prédicateur.

Quelle fut sa surprise quand il vit arriver dans l'après-midi trois religieuses d'Angers, du couvent de Sainte-Marie des Anges, qui l'invitaient à les visiter chez elles ! Il y alla, fut ravi de leur installation, surtout de l'estime en laquelle les tenait la population, car elles étaient de dévouées et affectueuses garde-malades.

Le soir il dîna chez les Capucins de Sion. Il aimait tous les Ordres religieux parce qu'on trouve chez eux la science, une direction éclairée, la piété vraie, la vie solidement chrétienne, la pratique des vertus évangéliques. Mais ceux-ci l'entouraient de tant de prévenances, d'honneurs, de vénération, qu'ils l'eurent tout de suite gagné. Sous leurs cloîtres, autour de leur table frugale et joyeuse, s'engagèrent les plus aimables discussions. Ils faisaient assaut de bons mots et de bonnes attentions. L'évêque se laissait faire, s'abandonnait, répondait avec bonté, avec promptitude, riait de ce bon rire qu'il réservait pour les rares journées où il avait déposé tout souci, où il voulait oublier les difficultés et les côtés pénibles de la vie. Il lui était d'autant plus facile d'oublier, qu'il se trouvait ici en pays étranger et chez des frères. Toutes ces circonstances donnaient plus de saveur et de paix aux entretiens de cette charmante soirée.

V. — Cependant il ne renonçait pas à l'excursion projetée au Grand-St-Bernard. La route était longue, rocailleuse, parmi de mauvais chemins ; le thermomètre indiquait trente-deux degrés, et Mgr Bagnoud, en dépit de ses quatre-vingt-trois ans, voulait être du voyage. Oserait-on l'entraîner dans cette aventure ? Mais il était robuste encore, et l'évêque d'Angers tenait absolument à son projet.

Ils partent donc de Martigny à sept heures du matin, en voiture. Le temps était superbe. L'évêque regardait silencieux les montagnes, les villages tapis au fond des gorges, ou accrochés sur des pentes raides. Son admiration n'était pas expansive : « Il avait le cœur tendre, mais le verbe sec, dit M. Grimault. Le sentimentalisme bourgeois qui s'extasie à chaque instant devant un lac ou une montagne l'irritait. » Il ne souffrait pas que l'on guidât sa pensée ni qu'on lui signalât les beautés. Il pensait et voyait par lui-même. Seulement de temps en temps, quand une vue, un paysage lui rappelait son Alsace, Ste-Odile, la Forêt-Noire, il le marquait d'un mot. Il portait toujours l'Alsace et dans sa tête et dans son cœur.

Un autre souvenir le hantait : il suivait la route où avait passé Napoléon, et en face des obstacles — aujourd'hui bien diminués — qu'avait dû franchir l'armée française il répétait : « Quels hommes ! Quelles équipées ! »

Sa voiture était suivie d'un char où avaient pris place Mgr Bagnoud et le Prévôt du Grand-Saint-Bernard. En chemin ils avaient recueilli plusieurs

curés et quelques préfets — ou maires — qui voulaient avoir l'honneur d'accompagner le grand évêque jusqu'au sommet des Alpes. On descendit plus loin qu'Orsières dans un charmant presbytère, où le bon curé les fit entrer dans une salle exquise de fraîcheur où ils trouvèrent, sur une table couverte d'une nappe bien blanche, du fromage frais, des fruits, et un joli vin blanc. La fenêtre était ouverte et l'on entendait mugir la cascade lointaine d'un torrent. L'évêque était épanoui de joie, pour la cordialité de l'accueil, ce déjeuner gracieusement improvisé et les bonnes figures qui le saluaient, où se reflétait un sentiment d'admiration respectueuse. Mais tous étaient à l'aise en le voyant si simple, bonhomme même, s'abandonnant pour un instant à la jouissance de se laisser vivre. Il oubliait les luttes de la Chambre, le fanatisme de ses adversaires, la persécution méthodique qui enserrait l'Eglise, — ou, s'il y songeait, c'était pour faire provision de forces afin de mieux combattre !

Ils déjeunèrent au Bourg-St-Pierre, non loin de l'auberge historique où s'arrêta Napoléon, et de là ils gagnèrent, toujours en voiture, la petite hôtellerie « la *Cantine* de Proz. » Il se trouvait là une dizaine de personnes, et il restait deux lieues à faire.

Mgr Bagnoud prit son alspenstock et déclara qu'il irait à pied jusqu'au Grand-St-Bernard. L'évêque d'Angers, sur la prière de son secrétaire, se décida à monter à cheval, bien qu'il y fût fort inexpérimenté. Sa monture prit tout de suite le trot, mais il se tenait bien en selle. On s'engagea dans un chemin rocailleux, sur la neige, un ravin dominé par des pics élevés. Parfois ils voyaient suinter l'eau en minces filets, petits ruisseaux qui forment des torrents et se mêlent au Rhône. C'est la seule route de Suisse en Italie, et chaque jour des ouvriers la suivent pour se rendre à leur travail. Malheur au voyageur surpris la nuit par une avalanche ! Malheur aussi aux religieux qui viennent les secourir, car ils peuvent périr avec ceux qu'ils veulent sauver ! On raconte à Mgr Freppel, qui en est un peu effrayé, que l'hiver précédent, les moines restés à l'hospice virent tout à coup arriver un de leurs chiens à demi-mort, la langue pendante et blessé au flanc. La pauvre bête, ensevelie sous une avalanche avec plusieurs religieux et leurs voyageurs, avait, à l'aide de ses pattes, creusé, rampé, et fini par percer la couche de neige pour revenir à la maison. Aussitôt des religieux partirent à la recherche, mais deux voyageurs étaient déjà morts.

A une lieue de l'hospice ils aperçoivent trois hommes noirs qui de loin leur font des signes. Ce sont trois bons Frères du St-Bernard qui, prévenus de leur visite, viennent leur souhaiter la bienvenue et leur apporter des provisions pour aider leur courage, un panier de pain, du fromage des Alpes et du vin. Les voyageurs y goûtent avec délices, sans descendre de cheval, et ils arrivent à l'établissement à cinq heures. Mgr Bagnoud les avait suivis avec beaucoup d'aisance, et même d'agilité, et l'obstacle vaincu avait accru encore sa belle humeur.

L'hospice du Grand-St-Bernard a bon air, fièrement campé sur des rochers et défiant à la fois les neiges et les aquilons. Au sortir de l'étroit ravin qui y conduit, on éprouve un sentiment de délivrance, comme lorsqu'on sort des ténèbres et qu'on se trouve en pleine clairière. Douze religieux les attendaient qui leur firent les honneurs avec une bonne grâce charmante, nuancée de contentement sincère et de respect.

Le lendemain, une trentaine de personnes, parmi lesquelles de nombreux curés de la montagne, vinrent partager le déjeuner offert à l'évêque d'Angers. Ils s'étaient fait une fête de s'entretenir avec lui, et de passer quelques heures dans la compagnie du grand défenseur de l'Eglise de France. Il les conquit tous par son aménité calme et attirante.

L'hospice, les visiteurs, les cimes neigeuses, les bons religieux qui bravent la mort pour sauver les malheureux voyageurs surpris par la tourmente, les chiens du St-Bernard, tout l'intéressait. Ces chiens, on le sait, sont assez maussades et il est dangereux de les caresser. Mais ils sont si précieux pour leur instinct extraordinaire ! On prétend qu'ils reconnaissent, guidés par leur odorat, à la profondeur d'un mètre, un homme enseveli sous la neige. Ils cherchent les objets perdus dans la neige, comme le terre-neuve plonge au fond de l'eau pour retrouver et rapporter ce qui y est tombé.

— Vous ne sauriez croire comme nos chiens sont sûrs, disaient les religieux. Chaque matin, en hiver, nous allons inspecter la route et déblayer les neiges qui s'y sont amassées pendant la nuit. Nous croyons bien connaître cette route que nous avons refaite des centaines de fois depuis dix ans ; eh bien ! il nous arrive encore de nous tromper. Au lieu de piocher au-dessus de la voie, nous enfonçons notre outil à côté, dans un précipice, au risque d'y tomber et d'y disparaître. Alors le chien nous reprend ; par des grognements contenus il nous avertit que nous faisons fausse route, et qu'il faut nous détourner du danger.

L'évêque ne cessait de témoigner son admiration affectueuse aux moines de l'hospice pour leurs bons offices envers les voyageurs. Fondé par S. Bernard de Menthon, au xe siècle, c'est peut-être le seul établissement religieux qui n'ait pas été troublé par la révolution, en Europe. Heureusement qu'il n'est pas situé en France, car les lois Combes qui ne respectent rien, ni traditions, ni droits acquis, ni services rendus, n'eussent pas manqué de le traiter comme la Grande-Chartreuse. La Révolution est satanique, dit le comte de Maistre, elle persécute donc avant tout le Christ et les serviteurs du Christ. Elle les eût rencontrés ici, elle les eût recherchés pour les jeter à la porte, et elle eût fermé leur maison en y mettant un gardien, qui, lui, se fût peu soucié du salut des voyageurs.

L'hospice est habité toute l'année par dix ou douze chanoines de l'Ordre de St-Augustin. Ils

reçoivent, logent et nourrissent gratuitement tous ceux qui traversent ces lieux dangereux en suivant la route d'Italie. Ils doivent pourtant sept ou huit mois de l'année, les plus dangereux, parcourir tous les jours les chemins, accompagnés de leurs domestiques et de leurs gros chiens dressés pour cela, et qui portent aux voyageurs en danger des cordiaux pour les réconforter. Ces voyageurs sont parfois trop affaiblis pour continuer leur route ; alors on les héberge, on les soigne jusqu'à leur complet rétablissement, et on ne leur demande aucune rétribution. Un tronc est placé dans l'église et les voyageurs qui le veulent et qui le peuvent, y déposent leur offrande. Il passe vingt mille personnes chaque année au St-Bernard.

Quelle vie pénible que celle de ces religieux ! Aucun d'eux ne peut y résister plus de dix ans. A cette altitude de 2.472 mètres il n'y a plus assez d'air pour alimenter les poumons. Le « prévôt » demeure à Martigny dans la vallée. « Au bout de dix ans, vous disent les religieux, nous sommes *fourbus*. Il nous faut alors descendre à Martigny, et prendre notre retraite à la Maison Mère. »

Mgr Freppel écoutait avec avidité ces détails, qu'il casait dans sa belle mémoire et qu'il espérait bien utiliser quelque jour. Mais il ne lui suffit pas de mener la vie contemplative avec les moines et de rester avec eux à la maison, même avec la plus aimable compagnie ; il se croyait toujours jeune et il voulut tenter une excursion jusqu'au sommet du *Mont Mort*, qui domine l'hospice de quatre cents mètres. Son secrétaire plus prudent déclina l'honneur et la fatigue.

Il partit donc avec son fidèle domestique Edouard Dubillot, et trois ou quatre Frères. Muni d'un alpenstock, on eût dit, en le voyant gravir les flancs de ce pic, qu'il marchait triomphalement à la conquête de la montagne. Bien qu'il fût dans sa soixantième année, il déployait une grande vigueur. Arrivé à mi-chemin, il s'aperçut qu'il avait tourné le sommet et qu'il était du côté d'Aoste. Il se vit soudain au-dessus d'un précipice de mille pieds. Il prit peur, retourna du côté de l'hospice, s'assit et regarda à ses pieds la maison qui lui parut toute proche. Il pensa que le meilleur moyen d'arriver promptement, c'était de se laisser glisser. Il laissa là son alpenstock et s'abandonna à la pente. Il y trouva des obstacles qui n'étaient point doux, il les franchit dans sa glissade qui devenait périlleuse, et il arriva en bas essoufflé, haletant, moulu. Il avait eu trop de confiance dans sa résistance physique pour écouter les conseils de l'amitié, qui, elle-même, n'osait lui dire qu'il est des exploits auxquels il faut renoncer à soixante ans.

Depuis cet accident, on remarqua que sa santé devint moins vaillante.

Mais quoiqu'il fût encore endolori, il avait retrouvé sa belle humeur pour la descente des Alpes dans une voiture à deux chevaux lancés au grand trot et côtoyant les précipices [1].

[1] *Mes Souvenirs*, par M. le chanoine Grimault, t. II, ch. XXIV et XXV.

VI. — Il avait fait un premier voyage dans les contreforts des Alpes, à la Grande-Chartreuse, en 1879. Il arrivait le 4 août à la porte du monastère de S. Bruno. Le général de l'Ordre vint le recevoir, accompagné de deux religieux angevins, le P. Broquin et le P. Herbault, marchant entre eux et s'appuyant de la main sur leurs épaules. Il dit à l'évêque combien il était heureux de l'honneur de sa visite et fier de venir au-devant de lui avec ces deux fils du diocèse d'Angers. Mgr Freppel redit tout son bonheur de se trouver en cet antique et magnifique monastère où, dans ces deux religieux, il revoyait son cher Anjou.

On le logea dans l'appartement de l'évêque de Grenoble, et il demeura cinq jours à la Grande-Chartreuse, entouré de prévenances dont il était touché. Il y était si bien à l'aise qu'il invita à dîner le général et les deux Angevins, comme s'il avait été chez lui. Le général l'invita à son tour à dîner avec les religieux dans leur réfectoire le jeudi, jour où tous les Chartreux prennent leur repas en commun. Seuls les évêques et les princes du sang jouissent de cette faveur. Sur un grand plateau de bois légèrement concave, se trouvait, au centre, un vase cylindrique renfermant un plat de poisson ; et tout autour, sur les bords, étaient placés, en bel ordre, les mets variés du dîner : une portion d'omelette taillée en forme de triangle, une rondelle de saucisson de poisson, puis, comme dessert, un morceau de fromage et des fraises avec du sucre. Pour prendre ces aliments, au lieu de changer d'assiettes, on tournait le plateau et chaque mets se présentait à son tour, à la portée de la main.

Pendant le repas, un jeune religieux fit, en latin, du haut de la chaire, une lecture chantée. C'était une homélie modulée sur le ton du *Confiteor* que l'on chante avant la communion, une mélopée grave, un peu triste.

Dans l'après-midi il y avait promenade en commun. L'évêque d'Angers accompagna les religieux jusqu'à la chapelle St-Bruno, un sanctuaire à quelque distance du monastère, dans un endroit sauvage, entouré d'arbustes incultes. Ce qui l'intéressa ensuite, ce fut la visite d'une cellule monastique. Ces cellules sont placées le long d'un cloître qu'on suit lorsqu'on porte à chacun sa nourriture. Au milieu de chaque porte s'abaisse un volet qui prend la forme horizontale. On y dépose les aliments ; de l'intérieur le religieux les prend, referme le volet et rentre dans la pleine solitude. Une chambre, dans laquelle, au-dessus d'une table de bois, est fixée une petite bibliothèque pourvue de quelques livres ; une autre où l'on voit un grabat de planches sur lesquelles le religieux se couche, enveloppé de méchantes couvertures : c'est tout l'ameublement du Chartreux. Une fenêtre s'ouvre sur le jardin, borné par le mur blanc de l'autre cellule ; parfois un prunier présente tout près ses fruits dorés, auxquels le religieux ne touche pas. En bas, le *tour* où il s'exerce chaque jour. Voilà tout l'horizon, toutes les jouis-

sances matérielles du moine. Le monde prendra en pitié cet état mortifié qu'il déclare abrutissant, mais le Chartreux pense autrement et il est mieux placé pour juger.

Il estime que sa pauvre cellule où rayonne le crucifix est pour son âme un paradis où il vit sans jamais être séparé de Dieu. Il pense à son salut, à la brièveté de la vie, il pense au monde qui se damne, il demande à Dieu d'éclairer les malheureux qui s'amusent sur le bord d'un gouffre où ils tomberont inévitablement, de les ramener dans la voie chrétienne par sa grâce ; il les plaint de ne point connaître les jouissances spirituelles, les seules vraies, pures, savoureuses, durables, qui préludent à la félicité éternelle ; et il remercie Dieu de lui avoir inspiré le choix de la meilleure part. Il songe à ses parents, à ses amis qu'il a laissés dans le siècle, et ils lui apparaissent dans la tourmente de la vie semblables à ces infortunés qu'on voit du haut d'une falaise, un jour d'orage, le jouet des vents sur leur frêle embarcation, et exposés à chaque instant au naufrage. Et pour eux il invoque Marie, l'Etoile de la mer, afin qu'elle devienne aussi leur Etoile directrice.

Outre ses méditations particulières, le Chartreux a pour le réconforter, l'élever et le sanctifier, la prière publique à la chapelle où plusieurs fois par jour il rencontre ses frères et chante avec eux la louange divine. L'office le plus imposant est celui des Matines, à minuit. Chacun des religieux se rend à la chapelle muni d'une lanterne. Cette procession de petites lumières qui se dirigent vers la chapelle qui est le séjour de la grande Lumière, ces ombres qui marchent, ce silence, puis ces voix graves dans la nuit, à l'heure où les travailleurs dorment, où le monde se livre à ses plaisirs coupables, à ses orgies, cette prière qui monte vers Dieu pour paralyser en chemin l'effet des blasphèmes, des fautes ou des crimes commis durant la nuit propice, tout cela est singulièrement impressionnant. L'évêque d'Angers voulut assister à plusieurs de ces offices, et mêler sa voix à celle des religieux. Le Père Général avait placé devant lui un gros volume et lui tournait les pages à mesure. Le prélat écoutait ces modulations qui ressemblent plutôt à des gémissements qu'à un chant : *Apud nos,* lit-on en effet dans un de leurs livres, *mos est potius gemere quam cantare*. Il n'omettait aucune rubrique, aucun des mouvements de la communauté. Il s'inclinait au *Gloria Patri,* faisait avec majesté les signes de croix prescrits : on eût dit un vrai fils de S. Bruno. Peut-être se souvenait-il que dans sa jeunesse il avait songé un instant à entrer dans un ordre religieux, et se disait-il qu'il aurait trouvé ici plus de bonheur que dans sa vie traversée d'orages.

Après le *Sanctus,* tous les religieux se prosternent devant leurs stalles, qui occupent les deux côtés de la nef. Suivant le cérémonial, ceux qui occupent le côté de l'Evangile se couchent sur le côté gauche et ceux qui occupent le côté de l'Epître s'étendent sur le côté droit. L'évêque ne les imitait point, mais il contemplait, recueilli et absorbé dans ses pensées, ces deux rangs de religieux prosternés dans leur néant alors qu'allait descendre sur l'autel la divine Victime.

Un incident comique vint un instant le distraire de ses graves réflexions. La veille de son départ, il voulut faire une excursion afin d'admirer un des plus beaux paysages de la montagne. Il partit donc avec Dom Remi Herbault, qui était accompagné d'un domestique du couvent et d'un gros chien. Au détour d'un bois apparaissent au milieu de la route une biche et son faon. Le faon se sauve aussitôt : sa mère, pour protéger sa retraite, se dresse; le chien fond sur elle, la saisit à la gorge et la laisse comme morte aux pieds de l'évêque.

— Monseigneur, qu'avons-nous fait ! s'écrie le religieux alarmé. On va nous accuser d'un délit de chasse ! Un délit commis par l'évêque d'Angers !... Voyez-vous là-bas une maison ? C'est celle des gardes forestiers. Ils vont arriver, hâtons-nous de fuir !

— Ah ! répondait Mgr Freppel, si mon secrétaire était là, il ne me donnerait pas de pareils conseils. Il serait plutôt d'avis que j'emporte cette biche à Angers; on l'empaillerait, on la placerait dans le musée de l'Université catholique avec cette inscription : *Biche prise par le Chancelier dans le massif de la Grande-Chartreuse le 8 août 1879.*

— Et la loi ! la loi ! criait Dom Herbault.

Soudain, pendant cette discussion, la biche ressuscite, l'évêque s'approche d'elle, la caresse et veut l'emmener. Mais le religieux s'y oppose très énergiquement, parce qu'il en pourrait, disait-il, résulter de grands désagréments pour le monastère.

L'évêque la laissa échapper, non sans regret, et il dit avec un soupir comme se parlant à lui-même :

— Ah ! si Paul Bert était là, serait-il fier de voir que l'évêque d'Angers a reculé devant un seul mot écrit sur ce rocher : LA LOI !

Il était alors en polémique assez vive avec Paul Bert.

C'est le front soucieux, et avec des réflexions attristées, qu'il regagna la Grande-Chartreuse [1].

Le lendemain il prenait congé des bons religieux, les laissant tout embaumés des souvenirs de sa visite et ravi lui-même de son séjour parmi eux. Ces journées de repos et de joie calme étaient rares dans sa vie ; c'est pourquoi il les appréciait davantage, il les goûtait, et l'on peut dire qu'il en jouissait.

Il s'arrêta en passant chez Mgr Fava, évêque de Grenoble, qui à son occasion avait réuni une charmante et brillante compagnie. Comme on allait se mettre à table, il reçoit d'Angers un télégramme lui annonçant que Mme Freppel venait

[1] A l'entrée de la nuit, le domestique de Mgr Freppel retourna à la recherche de la biche. Il la trouva morte et la rapporta au monastère. Mais la règle s'opposant à ce qu'on introduisît dans la clôture aucune victuaille de cette espèce, on la logea en dehors du couvent. Elle fut emmenée le lendemain à Grenoble, et de là transportée à Angers où elle fut confiée à un habile empailleur. Elle se trouve en effet au Musée de l'Université d'Angers. (Voir *Mes Souvenirs,* t. II, ch. XXVII).

d'être frappée d'apoplexie et que son état était désespéré. On sait combien il aimait sa mère. Le pauvre évêque angoissé, le cœur brisé, se précipita aussitôt dans la chambre de son secrétaire et lui présentant la dépêche d'une main tremblante lui dit, parvenant à peine à articuler ses mots :

— Lisez... lisez... ma mère mourante!...

Pendant ce temps les invités arrivaient, tous les visages étaient épanouis, on chargeait de fleurs les tables, et les salons avaient leur parure des grands jours. L'évêque fit bonne contenance; sa douleur était visible, mais chacun la comprenait. A peine le dîner terminé, il partit, envoyant à Angers télégrammes sur télégrammes, et quand il fut seul, cet homme dont l'extérieur était de bronze, cessa de dissimuler ses larmes. Le voyage dura presque deux jours, deux jours pendant lesquels il gravit rudement son Calvaire[1].

Si ce voyage le brisa, ses excursions en Suisse le reposèrent et lui donnèrent de nouvelles forces pour continuer ses labeurs et les combats. Car à la Chambre, il ressemblait parfois au dompteur d'une ménagerie qui lutte contre les fauves. L'expression peut paraître forte. M. Jules Lemaître eût dit qu'elle n'est qu'exacte. Il lui arriva en effet d'assister à certaines séances de la Chambre et de confier ses impressions au *Figaro*. Il raconte que quand il lisait le procès verbal des séances, il pensait bien que les « bruits divers, » les « protestations à gauche ou à droite, » supposaient quelque animation et révélaient quelque manque d'aménité. « Mais, je l'avoue, ajoute-t-il, je ne me faisais aucune idée d'un tel sans-gêne, d'un tel débraillé, d'un tapage si continu et si brutal. » Et cependant il ne s'agissait point d'une séance « sensationnelle. » Le ton habituel de la Chambre était mal élevé. « Ou bien elle n'écoute pas l'orateur, et c'est alors un brouhaha sourd, ininterrompu, qui ne permet pas de saisir une seule phrase ; ou bien elle écoute, et alors ce sont à chaque minute des cris, des grognements, où se détachent des interpellations ou des réflexions stupides. Je vous préviens que le compte rendu officiel n'enregistre pas la dixième partie de ces « gaîtés. »

Les mœurs de la Chambre d'alors étaient, on le voit, à peu près celles des réunions publiques. On y avait l'impression « d'une extrême médiocrité intellectuelle et morale ». C'est tout au plus s'il y avait « une quarantaine de têtes » dont les avis et la tactique prévalaient, et qui entraînaient à leur suite le reste du troupeau.

Mgr Freppel allait donc rentrer dans la fournaise. Sans doute il était mieux écouté que la plupart des orateurs, il attirait l'attention par sa personne même, par son assurance, sa dialectique serrée, ses ripostes topiques ; mais il est une certaine fraction de la Chambre qui ne lui épargnait point les libres propos ni les grossièretés. Le respect, dit-on, s'en va de France ; ce n'est pas dans nos assemblées nationales qu'on le retrouvera.

[1] Madame Freppel ne mourut pas cette fois et vécut encore onze ans, jusqu'au 14 août 1888.

Mais le grand évêque avait repris en Suisse un regain de vie et d'entrain, malgré son accident du Mont Mort. Nous allons assister aux dernières batailles qu'il livra pour l'honneur de la France et la liberté de l'Eglise. Son âme de soldat retrouvera des accents de soldat, mais sous le soldat on sentira toujours l'évêque.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Vie admirable de Pierre Berthelot, en religion et devant l'Eglise *Bienheureux Denis de la Nativité,* prêtre, Carme et martyr (1600-1638), par Paul Gontier, P. S. S. In-8 de 236 p., avec photogravures, cartes et fac-similé, 3 f. Chez l'auteur, rue de Nesmond, à Bayeux. — **L'Héritage d'un évêque d'Océanie,** par Mgr Blanc, Vicaire Apostolique de l'Océanie Centrale. In-8 de 312 p., 22 illustrations hors texte, 6 f. Toulon, Imprimerie Jeanne-d'Arc.

I. — Vie « admirable » en effet, extraordinaire aux yeux des hommes comme aux yeux des Anges, que la brève carrière de Pierre Berthelot, qui, né à Honfleur en décembre 1600, prend la mer à douze ans avec son père, fait plusieurs fois la campagne de Terre-Neuve pour la pêche de la morue, s'embarque à dix-neuf ans sur une flottille de trois vaisseaux qu'une Compagnie de marchands parisiens et normands expédie au pays des épices. Un seul des trois navires rentre à Honfleur. Pierre Berthelot continue de chercher fortune en Extrême-Orient, navigue aux Célèbes pour une Compagnie de marchands de St-Malo qui risquent d'abord d'être tués par les Hollandais et puis finissent par s'entre-tuer, passe quelques mois à la solde de la Hollande, prend vite en horreur une puissance qui fait de son calvinisme et surtout de son anticatholicisme des articles de propagande, convertit entre temps un sien compagnon, protestant provençal, puis, trouvant l'état de guerre entre Hollandais de Sumatra et Portugais installés à Malacca en face de Sumatra, s'enrôle en 1625 sous les couleurs portugaises, devient vite, à Malacca, à Goa, un des personnages de l'amirauté, reçoit le titre et les émoluments de *Pilote-Major* et de *Cosmographe du Roi de Portugal* aux Indes Orientales, corrige les cartes marines de ce temps-là (Londres garde neuf spécimens remarquables de ses corrections, au *British Museum),* se bat à Malacca, contre les Hollandais, se bat à Mozambique, où un roi nègre vient de se révolter (1632), se bat toujours pour la gloire de Dieu, sanctifiant tout son équipage par sa piété, par son esprit de prière, par ses jeûnes, par son zèle à visiter les malades. Et déjà ses camarades ont surpris le secret de ses oraisons nocturnes et de ses flagellations.

Aussi, quand le vice-roi des Indes portugaises, au moment de rentrer en Portugal, en 1635, veut prendre avec lui Pierre Berthelot pour le présenter à la Cour, Pierre Berthelot décline cet « honneur du monde. » Et quand le nouveau vice-roi arrive à Goa et demande ce célèbre Pierre Berthelot, Pierre Berthelot n'existe plus : il n'y a plus que Frère Denis de la Nativité, de l'Ordre des Carmes. Fureur du vice-roi : les Carmes ont frustré de son Cosmographe le roi de Portugal ! — « Il servira l'Etat, tout religieux qu'il est, répond le P. Philippe de la Sainte-Trinité qui l'a revêtu de l'ha-

bit, lorsqu'il en sera besoin, comme Votre Excellence pourra voir par expérience. »

L'expérience ne tarde pas en effet. Les Hollandais viennent bloquer Goa; mais le novice Carme accourt, escalade le vaisseau amiral, fraternise de nouveau avec ces matelots qui tous sont demeurés ses amis, et, en trois jours, met en fuite les corsaires Hollandais, puis rentre dans son cloître, faisant l'effet, à ceux qui l'entourent, d'avoir reçu « une très particulière communication de l'immutabilité divine; car, quoi qu'il arrivât, il demeurait toujours le même, avec un visage toujours égal et toujours joyeux. »

En 1638, le Portugal envoie une ambassade au nouveau roi musulman d'Achem (Sumatra) : deux Carmes doivent en être, le P. Denis, et le Frère convers Rédempt (Portugais celui-ci). Les Hollandais persuadent au prince musulman que, si les Portugais se présentent en amis, c'est pour mieux préparer la conquête. Le roi, en conséquence, attire l'ambassade dans un guet-apens, leur met à tous les fers aux pieds, et les interne chez les principaux habitants de la ville, avec sommation de se faire musulmans. Quelques-uns ont un instant de faiblesse; le P. Denis est là pour les relever, les ramener, absous, à Jésus-Christ. Enfin, au bout d'un mois, le roi envoie à la mort soixante de ces captifs : une dernière sommation de se faire musulman, et la boucherie commence, par le Fr. Rédempt, pour se terminer par le P. Denis (29 novembre).

Des miracles viennent bientôt confirmer la sainteté des deux Carmes. Un procès de béatification est commencé, puis interrompu, pour n'être repris qu'après plus de deux siècles, et se voir couronné par le décret de béatification des BB. Denis et Rédempt (10 juin 1900).

C'est à titre de compatriote « honfleurois » que M. Gontier a écrit ce livre. M. Gontier, ancien Supérieur de Séminaire et actuellement Directeur de la *Semaine religieuse* de Bayeux, est bien connu du clergé. Il n'est pas un prêtre, pas un séminariste qui n'ait en main quelqu'un de ses nombreux ouvrages ou opuscules d'ascétisme sacerdotal. Et tous les lecteurs de son nouveau volume seront heureux de voir qu'il excelle à raconter la sainteté, non moins qu'à l'enseigner.

II. — A Sumatra nous étions au seuil de l'Océanie. Le livre de Mgr Blanc nous mène au cœur de l'immense archipel. Il nous raconte la vie de Mgr Lamaze († 1906), son prédécesseur au Vicariat de l'Océanie Centrale. L'héritage dont il s'agit est celui que Mgr Lamaze avait reçu de Mgr Bataillon, le premier apôtre de la Polynésie. Ce sont, nous dit l'auteur, des missions « lointaines, modestes, peu connues, » où le bien ne fait pas de bruit, où l'obscurité même de la vie ne peut que centupler les mérites du missionnaire. Elles ont été, dès la première heure, bénies de Dieu, puisque, à peine ouvertes au zèle d'une Société religieuse naissante (1836), elles donnaient à l'Eglise un martyr, le premier martyr de l'Océanie, Pierre Chanel, tué en 1841 par les sauvages de Futuna et béatifié en 1889. Ces pages sont bien attachantes. L'obscurité ne met pas à l'abri des difficultés; et les roitelets de ces îles sont déjà aussi experts en tracasseries que nos tyranneaux de pays soi-disant civilisés (cf. p. 43, l'anecdote du mariage célébré par Mgr Lamaze avec un billet qui n'était signé que du chef local, au lieu de l'être du juge comme le veut la loi : ci, 120 piastres d'amende). Il faut un courage solidement éprouvé pour ne pas céder parfois à des désillusions. Mgr Blanc note que Mgr Lamaze, au sortir du Séminaire de St-Dié, fut quelques années vicaire dans son diocèse d'origine et que la Société de Marie ensuite lui imposa un stage dans une résidence de France; et il ajoute ces lignes où l'on croit percevoir comme un écho des expériences de plus d'un Vicaire apostolique :

« Notre-Seigneur, avant d'envoyer ses apôtres aux nations, les avait essayés dans leur propre pays et dans les régions voisines. C'est la voie de la sagesse. Heureux ceux qui ont la patience de commencer par là ! »

L'illustration, nombreuse, est très belle et fort intéressante. Le volume se vend au profit de la Mission d'Océanie Centrale.

UN PRENEUR D'AMES. **Louis Lenoir, S. J.,** *aumônier des Marsouins 1914-1917,* par G. Guitton, S. J. — In-8 de 544 p., avec portrait, 2 planches hors texte et 9 cartes, 12 f. — Paris, de Gigord.

Le P. Lenoir est tombé le 9 mai 1917, à 2 heures de l'après-midi, sous les balles bulgares, en Serbie, sur les pentes du Piton Jaune, en portant secours aux survivants d'une fraction avancée soumise à un feu violent de mitrailleuses. Il avait trente-huit ans.

Ce livre, comme l'indique le sous-titre, ne se propose de nous raconter que les trois dernières années de cette grande vie. Les trente-cinq premières années, enfance et adolescence, années de collège, années d'études théologiques, années d'enseignement, sont ébauchées dans les 35 pages de l'Introduction. Et l'on regrette, — quand on achève cette Introduction, et plus encore quand on achève le livre lui-même, — de n'avoir qu'une ébauche, surtout de ses années de professorat. *Preneur d'âmes,* l'appelait-on dans le monde des soldats. Mais il n'a pas attendu la guerre pour mériter ce titre. Tout autant qu'aux armées de Champagne ou de Salonique, il s'était révélé conquérant incomparable, en ce collège de Marneffe (en Belgique, un des collèges d'exil de la Compagnie de Jésus) où il a passé de si chères années, avant et après son sacerdoce et jusqu'au 3 août 1914.

Les pages consacrées ici au P. Lenoir éducateur ont été données déjà dans la revue *L'Enseignement chrétien.* Nos confrères des collèges les y ont goûtées ; mais c'est par tous les prêtres qu'il faut qu'elles soient lues. La méthode d'apostolat du P. Lenoir n'était point faite d'habiletés humaines ou de recettes pédagogiques propres à la vie de collège : sa méthode, c'était l'Eucharistie. L'Eucharistie, dès ses années de scolasticat, s'était imposée à lui comme centre, non pas seulement de sa vie chrétienne et religieuse, mais de ses études. Elle fut, durant ces quatre années, le point de convergence de tout son labeur intellectuel. Il prit dès lors l'habitude de tout y ramener ; et toute sa vie, quel que soit le sujet de ses instructions, dogmatique ou moral, sans jamais lasser ses auditeurs, il les conduira toujours à cette conclusion : « Il faut communier. »

C'est par là qu'il était, à Marneffe, et qu'il sera, aux armées, « preneur d'âmes. » C'est la grande leçon qui se dégage de cette grande vie : l'apostolat par l'Eucharistie. Apostolat parfois contredit par des confrères plus timorés, mais que le Père savait défendre magnifiquement, par des notes théologiques au besoin transmises à Rome. Il y aurait à extraire de ces pages toute une casuistique eucharistique aussi vivante que solide, — entraînante, parfois même récréative comme est toute bonne casuistique, — touchant la Communion fréquente, les dispositions à la Communion, le jeûne eucharistique et la Communion des soldats en Viatique.

Le général Gouraud (lettre du 17 nov. 1919) lui a rendu ce magnifique témoignage :

« ...J'ai connu, comme tous les Français, beaucoup d'admirables aumôniers pendant la guerre. Mais je crois qu'entre tous le Père Lenoir était le premier, le plus grand par la flamme de son action apostolique, par son patriotisme et par son courage, même avant que l'auréole de son sacrifice ne l'eût couronné. »

Le P. Lenoir a trouvé un historien digne de lui. Le P. Guitton, modeste comme son héros, s'efface continuellement derrière lui. Pas un mot qui détourne l'attention vers l'auteur. Pas un mot qui ne tienne, d'un bout à l'autre, la pensée du lecteur attachée à Dieu et

au salut des âmes. De tous les récits de guerre qui ont été publiés déjà, c'est incomparablement le plus beau, le plus élevant, et le plus riche d'applications pratiques. Une Table alphabétique en vient encore faciliter grandement l'utilisation, en vous permettant de retrouver instantanément toutes les références, les indications de toutes les pages où il est parlé de tel ou tel sujet, de charité, d'abnégation, de don de soi, de confession, de conversion, d'énergie, d'amour pour l'Eucharistie, d'honneurs rendus à l'Eucharistie, d'effets de l'Eucharistie, de port de l'Eucharistie, de Viatique, etc.

Richard Wagner, par Elie Poirée. In-8 jésus de 232 p., 16 planches hors texte, 12 f. Paris, H. Laurens. — **De Couperin à Debussy,** par Jean Chantavoine. **Les Créateurs de l'Opéra français,** par Lionel de la Laurencie. Vol. in-8 écu de 180 et 220 p., à 7 f. 50 l'un. Paris, Alcan. — **De l'acoustique dans les églises par rapport à la chaire,** par le P. Greff, missionnaire. In-8 de XII-164 p., 7 f. Paris, Lethielleux.

I. — C'est une très belle étude que nous donne M. Poirée sur Wagner. Il nous dit sa vie d'abord, son œuvre ensuite. Cette vie (1813-1882) n'est point belle. Il en est peu d'aussi dévergondées. Certaines gens portent cela au compte de l'art. L'art n'a rien à voir ici. Il y a eu des artistes chastes ; d'autres ont eu des faiblesses, plus retentissantes peut-être chez eux parce précisément qu'ils les ont chantées ; mais c'étaient faiblesses humaines. Wagner, en matière de débauche, est un « surhomme, » comme disait son ami Nietzsche, ou un « sous-homme, » comme on dirait mieux en style chrétien. Dans la vie d'aucun artiste, pas même au temps de la Renaissance, on ne trouve rien d'aussi débordé que chez Wagner. Jusqu'à cinquante ans, jusqu'au jour où ce pauvre insensé Louis II de Bavière a rêvé de l'attacher à sa personne (1864), il a erré sur tous les chemins de l'Europe ; il s'est fait expulser de partout, pour toutes sortes de raisons, menées révolutionnaires, questions d'argent, etc., mais à maintes reprises pour immoralité. Même en France, à Bordeaux, un mari trompé ne voit d'autre moyen de soustraire sa femme, une Anglaise, à un enlèvement déjà préparé que de faire prendre par la police une mesure d'expulsion contre l'artiste. Il faisait flèche de tout bois ; il ne respectait rien ; il volait les femmes de ses amis, de ses hôtes, de ses bienfaiteurs. C'était l'absence totale de scrupules prêchée par Nietzsche.

Par là s'explique ce qu'il y a de malsain dans son œuvre. Et ceci n'est pas une simple conjecture. On en a eu la preuve positive lors de la publication, il y a près de vingt ans, de sa correspondance avec M^me^ Wesendonk : la passion n'a jamais parlé langage plus fou. Or, c'est justement alors qu'il écrivait la partition de *Tristan et Yseult ;* et cette musique affolante n'est, nous dit-il lui-même, que l'écho des déchaînements de sa passion (voir *Ami* 1905).

Et d'autre part, du sein même de ce déchaînement, jaillissent des notes idéales, des aspirations vers je ne sais quel infini, vers quelque chose de plus pur, de dégagé des misères terrestres, aspirations fort vagues assurément, mais sincères cependant, et malheureuses de ne pas trouver à se réaliser. Dans les pires vies il y a place donc pour le désir du bien ; et personne, sauf le démon, *totus in maligno,* personne, tant qu'il demeure en ce monde, n'est tout entier pervers. Wagner a compris et senti la grandeur chrétienne du moyen âge, et il a cherché à l'exprimer, ce qui assure à son œuvre un caractère de majesté incontestable.

C'est à cette œuvre de Wagner qu'est consacrée la plus grande partie du livre de M. Poirée. Il y a là une étude très complète, la plus complète que nous ayons en France. Etude sereine aussi, dégagée des exaltations de plusieurs wagnériens d'avant-guerre, de jeunes surtout, même de « néo-chrétiens, » qui, sous couleur de mysticisme et ne voulant voir en Wagner que l'élément mystique et ne voulant le voir que chez lui, mettaient Wagner absolument au-dessus de tout, faisaient de Wagner le dieu même de la musique, comme d'autres font d'Hugo le dieu de la poésie, au-dessous duquel il n'y aurait plus place que pour des *dii minorum gentium.*

Etude sereine encore, en ce sens qu'elle est dégagée aussi des dénigrements de ceux qui font intervenir ici le patriotisme. Wagner a méprisé la France ; Wagner a couvert la France d'injures ; Wagner a écrit contre la France humiliée (en déc. 1870 et janv. 1871) un pamphlet *(Une Capitulation)* qui est d'une ignoble lâcheté : mais ceci est une chose, et la musique en est une autre. Mozart, cent ans avant Wagner, n'a pas été beaucoup plus tendre pour nous. Il est vrai que Mozart parlait en patriote autrichien. C'est une excuse que Wagner ne pouvait invoquer. Le patriotisme lui était un sentiment assez étranger. Il écrivait à Liszt : — « Si je suis vraiment Allemand, je porte certainement mon Allemagne en moi-même. » Les pangermanistes ont essayé, depuis, de se l'annexer, de faire de lui un de leurs précurseurs ; mais Wagner n'a jamais été autre chose qu'un panwagnériste. Proscrit en 1848 pour menées révolutionnaires, il se fût fort peu soucié de rentrer dans son pays si un autre eût voulu l'accueillir, si Paris surtout eût donné à son génie la consécration triomphale qu'il avait escomptée. Paris laissa tomber *Tannhäuser* (mars 1861) (chute d'ailleurs très relative : Gounod disait alors : « Dieu me donne une pareille chute ! »). D'où rancune inexpiable de l'artiste. Mais cette bassesse de cœur n'a pas à influer sur notre jugement esthétique : — « Cette œuvre (de Wagner), dit M. Poirée, la France l'a accueillie sans arrière-pensée, avec la loyale franchise d'un peuple qui sait honorer et aimer les belles choses. Les neuvaines de Bayreuth avaient été la revanche de l'artiste méconnu ; Paris eut la sienne en mettant au répertoire habituel de son plus grand théâtre l'œuvre entière du maître. »

Orgueilleusement il s'était cru le créateur d'un nouvel art, de l'Art conçu intégralement, apparaissant comme la condition suprême de toutes choses, fictions ou réalités, l'Art qui devait supplanter tout le reste, la Musique de l'Avenir, comme il disait... : — « La musique de l'avenir, conclut M. Poirée, est aujourd'hui la musique du passé, d'un passé qui tient une grande place dans l'histoire et où elle demeure une des plus étonnantes et des plus hardies manifestations de l'art créateur. »

II. — Les deux livres de M. Jean Chantavoine et de M. Lionel de la Laurencie font partie de la Collection *Les Maîtres de la musique.*

De Couperin à Debussy, ou plutôt des Couperin (puisqu'il y en eut toute une dynastie qui remplit de sa gloire ou de son renom le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècles : le premier des Couperin est mort en 1661, à trente-cinq ans ; le plus grand de tous, François Couperin le Grand, est mort en 1733), ce sont trois siècles de musique française qui s'évoquent ici devant nous, d'une musique plus intellectuelle que l'allemande, précisément parce qu'elle s'accommode moins de l'instrumentalité pure et tient à s'accompagner de paroles : « Il faut aux Français, dit M. Ch., du chant, une musique où, tandis que les notes plaisent à l'oreille, des mots sollicitent l'esprit. Dans la musique purement instrumentale, l'intelligence perd pied, et le Français a horreur de ne pas comprendre. » Il en a toujours été ainsi chez nous. C'est là un caractère original de notre musique : elle a commencé, au moyen âge, par des chansons, et c'est de l'art de la chanson que toute la musique française ultérieure est sortie, comme la plante sort du germe.

Les créateurs de l'opéra ne peuvent être que légion. L'opéra, spectacle composite, formé de musique, de

poésie, de danse, paré de décors et de machines, n'a pu, en raison même du nombre des éléments qu'il met en œuvre, sortir du cerveau d'un seul homme, si génial fût-il. Il ne peut être que le résultat de tentatives qui ont duré des siècles. Il est « l'ouvrage par excellence, » qui touche à tous les arts et dépend de mille industries dont il exploite les possibilités techniques. Il est éminemment une œuvre collective, un confluent d'activités multiples. M. L. de la L., dans son bref et dense travail, établit une synthèse de diverses manifestations artistiques qui, au cours de notre histoire, ont préparé les matériaux de l'opéra, depuis ce qu'il appelle la préhistoire (drames liturgiques et mystères, moralités et farces, entremets, momeries et entrées de souverains), en passant par le madrigal dramatique, le ballet de cour, les pièces à machines et les pastorales, jusqu'à Lulli qui, mettant en œuvre les progrès déjà réalisés par l'opéra italien, fit triompher enfin, du premier coup, sans tâtonnements, la cause de la tragédie lyrique et donna, dans son premier opéra, *Cadmus et Hermione*, un coup de maître.

III. — Le P. Greff nous annonce, dans son sous-titre, des « procédés raisonnés et inédits pour diriger les ondes sonores à son gré et augmenter la puissance et la portée de la voix. » Il dit aussi que son ouvrage est « nécessaire à tous les membres du clergé et à tous ceux qui s'intéressent à la construction des églises et des chaires. » Le fait est que l'on y trouve beaucoup de choses qui semblent vraiment pratiques et une réelle science de l'acoustique. — Trois parties : 1° *Conseils pratiques :* pour l'orateur lui-même, manière de parler, de se tenir, etc. ; pour la chaire, emplacement, forme, diamètre, forme et dimensions de l'abat-voix, etc. ; — 2° *Théories :* division et marche des ondes sonores, des inférieures et des supérieures, etc. ; effet désastreux des voûtes, etc. ; — 3° *Problèmes* relatifs à la direction des rayons sonores *ad libitum.*

Saint Paul *traduit et annoté,* par le R. P. Lemonnyer, O. P. — In-16 de 222 pages ; 2 f. l'unité, franco, 2 f. 30 ; réductions sur quantités. — Marseille, Publications N.-D. du Roc, 53, rue Adolphe-Thiers.

S. Jean Chrysostome déplorait que les Epîtres de S. Paul ne fussent pas entre les mains de tous les fidèles : lisez, dans le Bréviaire romain, les leçons du second nocturne du IIe dimanche après l'Epiphanie.

L'édition que nous offre le P. Lemonnyer est bien faite pour contribuer à réaliser le vœu du saint Docteur. Elle ne donne que la traduction française ; il est possible d'y relever quelques rares lapsus (par ex. Hébr. XIII, 17) ; mais, c'est une version qui joint à la fidélité la clarté et l'élégance, c'est vraiment une version en bon français. En tête du livre, l'auteur a placé les passages importants de l'encyclique de Benoît XV sur la lecture des Saintes Lettres. Une vie abrégée de S. Paul et un tableau chronologique de son apostolat servent à dater chacune des Epîtres. Des titres en caractères gras, insérés dans le texte, en donnent l'analyse et font voir la suite des pensées de l'Apôtre. Les annotations sont très sobres ; mais à l'encontre de tant d'exégètes qui s'évertuent à embrouiller ce qui est clair, le P. Lemonnyer n'explique que ce qui est obscur. Une carte géographique très lisible aide à suivre S. Paul dans ses missions. Une table indique, à la fin du volume, la source de tous les textes scripturaires cités dans les Epîtres. Ajoutons enfin que le volume est bien imprimé, qu'il ne pèse guère que cent grammes, et qu'il se vend au prix d'avant-guerre. Bref, il a tout ce qu'il faut, non seulement pour être toujours sous la main, mais même pour être mis en poche.

L'Education du Clergé français, par J. Bricout. — **L'Enseignement du Catéchisme en France,** par le même. — Vol. in-16 de VIII-128 p., à 4 f. l'un. — Paris, Bloud.

Ce grave titre, *L'Education du Clergé français,* faisait d'abord ouvrir de gros yeux ; et l'on craignait de voir soulever de nouveau ici d'âpres controverses. Il n'en est rien. C'est un travail purement descriptif, qui fait partie d'un ensemble destiné à faire connaître, surtout hors de France, l'état présent des principales organisations religieuses et sociales françaises. Après un aperçu historique (en quelques pages) de ce qu'ont été les Séminaires chez nous depuis le Concile de Trente jusqu'à nos jours, M. Bricout passe à la formation actuelle du clergé : petits et grands Séminaires, formation religieuse et morale, formation intellectuelle (les Facultés canoniques de nos Instituts catholiques), communauté et formation des « Directeurs, » résultats obtenus. Ce sont pages de clarté et de netteté, purement objectives, ce qui ne les empêche pas d'être écrites avec un amour dont la ferveur est sensible à chaque ligne. Elles nous feront connaître à l'étranger ; elles nous feront connaître en France aussi, du monde laïc, où l'on ouvre souvent sur nous des yeux dont la curiosité n'est si soupçonneuse ou si peu sympathique que parce qu'elle est peu éclairée. Et à nous-mêmes enfin, prêtres, elles feront revivre nos années de Séminaire ; et c'est là une réviviscence toujours salutaire.

Sur le même plan descriptif est conçu l'autre travail de M. Bricout. Il n'y est question que des catéchismes paroissiaux proprement dits. Ce qui se fait dans les Institutions ou Patronages sera traité en d'autres volumes de la même collection. On nous dit ici : le but du Catéchisme, qui est de former des chrétiens, et non pas seulement de donner une instruction religieuse ; les méthodes d'enseignement, à employer simultanément ou successivement ; les trois degrés de Catéchismes (petit Catéchisme et première Communion privée ; Catéchismes du degré moyen ; Catéchismes de persévérance) ; comment se passent, aux divers degrés, les examens d'instruction religieuse ; la formation des Catéchistes volontaires ; les résultats obtenus. — Ces pages, elles aussi, sont pleines d'enseignement et d'édification pour nous. Ce sont choses que l'on a toujours besoin de réapprendre et de méditer : chaque fois qu'on se les remet sous les yeux, on y trouve matière à examens de conscience et à résolutions.

LITURGIE

Q. — 1° Peut-on en France conserver l'usage de ne pas déplier complètement le corporal dès le commencement de la messe ? Bernard dit que oui.

2° Peut-on garder l'usage, quand on ne bine pas sur place, de purifier comme à l'ordinaire le calice immédiatement après la communion en y recevant les ablutions et les versant ensuite dans un verre ?

3° Un chanoine présidant les Vêpres peut-il mettre l'étole par-dessus le camail ? par-dessus le rochet seulement ? Dans ce cas faut-il qu'il prenne l'amict ? *Quid* pour la bénédiction ?

4° Un prêtre présidant les Vêpres sans diacre et sous-diacre peut-il prendre l'aube, si la bénédiction doit suivre ?

5° Combien de personnes faut-il pour qu'on puisse donner la bénédiction ?

6° Quand l'Adoration perpétuelle tombe sur semaine, un jour où l'on fait l'office d'un dimanche anticipé, faut-il à la messe chantée faire mémoire du dimanche avec dernier Evangile de celui-ci ?

7° Donner une définition précise de la messe conventuelle. Peut-on au point de vue *rubriques* assimiler à

la messe conventuelle la messe de paroisse, la messe de communauté, d'une communauté où l'on ne récite pas au chœur l'office canonial ? Ainsi, doit-on supprimer les prières de Léon XIII à la messe de communauté, à la messe paroissiale ?

R. — Ad I. Les Jésuites de la province de Lyon ont reçu de Rome une réponse tout à fait défavorable à cette pratique gallicane que vous mentionnez. Ils demandaient : « An possit pars anterior corporalis in Missa explicari tantum ante offertorium ; vel potius sensus Rubricæ talis sit ut obliget ad illud explicandum ab initio Missæ ? » La S. R. C. répondit : « Servetur in casu Rubrica. » (11 mai 1878, n. 3448, ad XII). Or que dit la Rubrique, tit. II, n. 2 ? Elle prescrit positivement que le célébrant, arrivé à l'autel pour célébrer, tire de la bourse le corporal qu'il étend au milieu et y dépose le calice : « Extrahit corporale de bursa, quod extendit in medio altaris, et super illud calicem velo coopertum collocat. » On ne peut donc rien de plus probant.

Ad II. Si vous consultez l'Instruction Apostolique annexée au décret du 12 sept. 1857 et approuvée par Pie IX le 11 mars 1858, n. 3068, puis textuellement rapportée dans l'Appendice du Rituel Romain sous le titre *De sacramento Eucharistiæ*, vous verrez qu'on n'y trouve rien qui autorise l'usage suivi par certains bineurs, célébrant soit dans la même église, soit dans des églises différentes. Il n'y est point question en effet de purifier jamais le calice comme à l'ordinaire après la communion ; mais c'est seulement après le dernier évangile que le prêtre devant biner dans une autre église revient au milieu de l'autel, découvre le calice, prend les quelques gouttes du Précieux Sang qui auraient pu se déposer au fond du calice ; mettant ensuite de l'eau en quantité au moins égale à celle du vin qu'il a consacré, il l'utilise pour purifier le calice, verse l'ablution dans un verre préparé à cet effet, essuie le calice avec le purificatoire, le recouvre comme à l'ordinaire et le rapporte à la sacristie. Telle est donc la règle qu'il faut suivre, si l'on ne veut pas contrevenir à la direction même de la S. R. C.

Ad III. Le chanoine qui préside les Vêpres n'a pas droit à revêtir l'étole, mais il se rend régulièrement au chœur paré de la chape par-dessus le rochet et sans camail. *(Cérém. des Ev.*, liv. II, chap. 3, n. 1 ; 11 sept. 1897, n. 2956, ad 5). Cependant si la bénédiction du Saint-Sacrement devait suivre les Vêpres sans quitter le chœur, on n'irait pas contre les décrets si dans ce cas l'officiant présidait les Vêpres en prenant l'amict, le rochet, et l'étole avec la chape par-dessus. (S. R. C., 19 sept. 1883, n. 3593, ad 2, et Victorius ab Appeltern, *Manuale Liturgicum*, t. I, p. 361).

Ad IV. Quand les Vêpres sont présidées par un prêtre ordinaire sans diacre ni sous-diacre, même si l'office est suivi immédiatement de la bénédiction comme ci-dessus, le célébrant se pare de la chape par-dessus le surplis, avec l'étole s'il doit y avoir la bénédiction unie aux Vêpres, mais jamais il ne prend l'aube. (De Conny, *Petit Cérémonial Romain*, p. 197).

Ad V. Le droit général n'a point fixé le nombre de personnes requis pour donner la bénédiction du Saint-Sacrement. On s'en rapporte donc aux sages règlements du diocèse ou des communautés religieuses.

Ad VI. L'Adoration perpétuelle se rencontrant un jour de semaine où se fait l'office d'un dimanche anticipé, ne comporte pas *en soi* le droit à la célébration de la messe votive du Saint-Sacrement. (Nouv. Rubr., Tit. II, n. 10 ; S. R. C., 12 sept. 1840, n. 2814, ad 3). Mais quand elle est autorisée dans le diocèse avec les mêmes privilèges que les Quarante-Heures, alors à la messe du Saint-Sacrement on fait mémoire du dimanche anticipé, et on en dit le dernier évangile à la fin de la messe. (Même décret).

Ad VII. On appelle *conventuelle* toute messe canoniale qui se célèbre chaque jour selon que l'exige l'ordre de l'office, dans les églises cathédrales, collégiales et conventuelles, à la suite de la récitation de l'Heure canoniale assignée par la Rubrique. Elle ne se confond point avec la messe de paroisse ni avec la messe de communauté qui, elles, ne dépendent point de l'office de chœur ; mais celles-ci néanmoins, en raison d'une circonstance particulière, peuvent aussi bien que la messe conventuelle n'être pas suivies des prières de Léon XIII.

Q. — Veuillez donner votre avis sur les points suivants du décret, encore mal connu, du 20 juin 1913.

1° L'emploi de l'adjectif verbal : « *Omittendæ sunt in fine missæ preces...* » lui donne-t-il une idée d'obligation ou de possibilité ?

2° « *Si missa cum aliqua solemnitate celebretur...* » Le décret ne précise pas le degré de solennité. Donc, quelque minime que soit cette solennité externe, elle sort une messe basse du cadre des messes *ordinaires*, et si elle se révèle par des signes extérieurs, comme les chants, le jeu de l'harmonium, des allocutions, des convocations d'associations, de classes de gens, circonstances de deuils, etc., ai-je tort *in casu* de négliger les susdites prières ?

3° « *Si missam... immediate ac rite subsequatur aliqua sacra functio vel aliud pium exercitium...* » Dois-je supprimer les prières si la messe est suivie d'un acte de consécration ou amende honorable, de la bénédiction du St-Sacrement, d'une absoute, de la sainte Communion à donner aussitôt après la messe à un ou plusieurs fidèles, etc., etc. ?

R. — A première vue, on serait tenté de croire que le décret du 20 juin 1913, dont il s'agit ici, va bouleverser vraiment toute la récitation des prières de Léon XIII prescrites le 6 janvier 1884 et imposées à la fin des messes non chantées, immédiatement après le dernier évangile. Mais en étudiant le texte de plus près, on s'aperçoit bien vite que le décret de 1913 n'a point pour but de modifier celui de 1884 ; mais il y ajoute des précisions pour mieux caractériser, de manière à ne pas s'y tromper, les différentes messes non chantées qui ne comportent pas néanmoins ces prières pour des raisons externes.

Ainsi : 1° on n'a pas à dire les prières de Léon XIII à la fin de la messe conventuelle, serait-elle basse et dite sans chant : car elle n'est pas messe privée, et conserve toujours, même sans chant, son caractère public et solennel. (S. R. C., 7 déc. 1888, n. 3697, ad VII). C'est donc de plein droit qu'on omet les prières à la fin de cette messe.

2° Il en est de même pour la messe basse du Sacré-Cœur qui se dit avec les privilèges d'une messe votive solennelle le 1er vendredi du mois. (S. R. C., 8 juin 1911, n. 4271, ad II).

3° Vous avez encore le droit d'omettre les prières à la fin de la messe privée qui revêt une solennité spéciale, en raison d'un mariage, d'une confirmation, d'une messe de paroisse où il y a sermon, en raison d'une réception de congréganistes, de la rentrée des catéchismes, etc., etc.

Mais 4° un pieux exercice qui *ratione juris ipsius* n'a pas sa place immédiatement jointe, après le dernier évangile, à la messe basse qu'on vient de célébrer, ne dispense pas de dire les prières de Léon XIII, et ainsi on ne donne la bénédiction du St-Sacrement ou la communion qu'après les avoir dites (S. R. C., n. 3682) ; par contre, il n'y a pas de prières après la messe basse de *Requiem* suivie de l'absoute, dont elle est inséparable (S. R. C., n. 3805).

Q. — Peut-on laisser enveloppés : *a)* de lustrine la croix, *b)* de calicot blanc les chandeliers d'un autel où l'on dit la messe une fois la semaine, et où le St-Sacrement est conservé ?

R. — *a)* La croix de l'autel ne doit être voilée qu'à partir des 1res Vêpres de la Passion jusqu'au Vendredi Saint, et hors de là elle ne saurait être enveloppée de lustrine, même pour éviter que *ne pulvere sordescat.* (S. R. C., 12 sept. 1857, n. 3059, ad XI).

b) Il est interdit également de célébrer à un autel dont les chandeliers sont recouverts d'une étoffe, et l'Eglise ne le tolère exceptionnellement que si l'humidité devait les détériorer, mais jamais en tout cas dans les jours solennels, et l'on ne peut conserver la coutume qui serait contraire. (S. R. C., *ut supra ;* 16 sept. 1865, n. 3137, ad II ; et 31 août 1872, n. 3266).

Q. — Je suis missionnaire en Afrique. Des confrères m'affirment que les ornements jaunes, non en drap d'or, sont autorisés. Je n'ai trouvé nulle part le décret qu'ils invoquent...

R. — La raison toute simple pour laquelle vous n'avez pas trouvé ce prétendu décret en faveur des ornements jaunes, c'est qu'il n'existe pas ; au contraire, le jaune est formellement réprouvé par la S. R. C., et si le drap d'or est toléré à cause de sa préciosité, c'est seulement pour le blanc, le rouge et le vert, jamais pour le violet et le noir.

« Paramenta coloris flavi, tum serica, tum ex auro contexta, possuntne adhiberi pro albo, viridi, rubro ac violaceo, præsertim in ecclesiis pauperioribus, facere non valentibus paramenta singulorum colorum a rubrica præscriptorum ? » — S. R. C. rescripsit, n. 3191, ad IV : « Quoad paramenta coloris flavi, *negative ;* quoad paramenta ex auro contexta, *affirmative,* excluso tamen colore violaceo. » (5 déc. 1868).

Enfin le 23 juin 1892, n. 3779, ad III, à cette nouvelle demande : « Num in oratoriis ruralibus atque ecclesiis, quæ parvum habent censum, Planetæ sericæ flavi coloris, ut antea adhiberi possint ? » la S. R. C. rescribendum censuit : « *Negative,* juxta decretum in una *Mutinen.,* diei 23 sept. 1837 ad V, in responsione ad 1 ».

Les ornements jaunes ne sont donc pas autorisés, mais interdits.

Q. — Notre commune ne formait à l'origine qu'une paroisse, ayant une église principale en ville et une chapelle de secours sur la plage, le tout ayant comme patron du lieu et de l'église paroissiale S. Jean-Baptiste. Depuis plusieurs années, la plage étant aussi importante que la ville est devenue paroisse indépendante, avec curé et vicaire, bien que faisant partie de la même commune. Notre église a reçu alors comme titulaire la Sainte Vierge, que nous fêtons au 15 août sous le titre de N.-D. des Sables. S. Jean-Baptiste étant *patronus loci,* devons-nous en faire mention dans l'oraison *A cunctis* au bréviaire et à la messe, et en faire la solennité externe le Dimanche qui suit le 24 juin ? Nous avons soulevé la question en conférence, et les avis étant partagés seriez-vous assez aimable pour nous fixer là-dessus ?

R. — Tel que le problème à résoudre nous est présenté, S. Jean-Baptiste est à la fois patron de lieu et vocable de l'église principale, et l'ancienne chapelle de secours a été érigée en paroisse séparée sous le vocable de Notre-Dame des Sables, avec son propre curé, sans démembrer pour cela le territoire de la commune qui reste toujours le même que précédemment. A quoi sont tenus respectivement les deux curés ? Chacun d'eux doit faire la solennité de S. Jean le dimanche qui tombe ou qui suit le 24 juin : le premier, comme Patron de lieu et comme vocable de son église ; le second, comme Patron de lieu qui affecte tout le territoire dont son église n'a point cessé de faire partie.

Quant à la mention à faire de S. Jean-Baptiste dans l'oraison *A cunctis,* elle n'oblige que le curé dont l'église est placée sous son vocable ; car c'est le vocable seul, et non le patron de lieu, qui a droit d'être nommé dans cette oraison *de Tempore* (S. R. C., 22 mars 1912, ad I). L'autre curé, dont le vocable d'église est la Sainte Vierge, supprime simplement *atque beato N.* pour ne pas faire double emploi avec le commencement de l'oraison où la Sainte Vierge est déjà invoquée.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 6 septembris 1922.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

L'appétit de la santé est universel et non moins universelle est l'indifférence pour les moyens qui sont de nature à la conserver. Indifférence coupable et indifférence incompréhensible pour qui sait combien, avec les Pilules Pink, il est facile de donner aux tempéraments affaiblis, aux santés défaillantes un regain de vitalité.

Les Pilules Pink rénovent et purifient le sang, lui donnent une nouvelle vigueur. Elles sont, en outre, un puissant tonique du système nerveux et un stimulant particulièrement actif de l'appétit et des fonctions digestives. Leurs remarquables propriétés reconstituantes font d'elles un remède toujours efficace contre les affections, les maladies ou les troubles qui ont pour origine un appauvrissement du sang ou un affaiblissement du système nerveux, tels que : anémie, neurasthénie, affaiblissement général.

PILULES PINK

En vente dans toutes les pharmacies : 4 fr. 50 la boîte, 24 fr. les 6 boîtes franco, plus 0 fr. 50 de timbre-taxe par boîte. Dépôt : Pharmacie P. Barret, 23, rue Ballu, Paris.

La constipation empoisonne le sang

La SCAVULINE guérit la constipation

Toute personne constipée, du fait qu'elle ne va pas journellement à la selle, s'empoisonne. Notre intestin est journellement exposé aux pires souillures. Il faut qu'il soit nettoyé tous les jours. Les résidus de la nutrition, s'ils ne sont pas évacués, empoisonnent le sang. Cet empoisonnement se manifeste par les éruptions, les rougeurs, les furoncles, l'eczéma et ensuite par des affections plus profondes et plus graves. La Scavuline guérit la constipation d'une façon durable.

On trouve la Scavuline dans toutes les Pharmacies et au dépôt, Pharmacie Barret, 23, rue Ballu, Paris. 3 fr. la boîte pour nombreuses purgations, plus 0 fr. 30 de taxe par boîte.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
CH. LORIN
ATELIERS : 46, rue de la Tannerie, à CHARTRES, et 199, rue de Vaugirard, à PARIS
Références de 1er ordre. Maquettes et devis sur demande

PULMOSERUM BAILLY
Puissant reconstituant des organes de la respiration
GRIPPE - TOUX - RHUMES - LARYNGITES - BRONCHITES
Brochure sur demande
A. BAILLY, 15, rue de Rome, PARIS

GAUDRAP & Cie
43, Quai des Chartrons, 43, BORDEAUX
VINS DE TABLE, VINS FINS, COGNACS, RHUMS
Spécialités de la Maison : **GRAVES DES ROIS DE GASCOGNE** Grand Vin Blanc — **MOULIS CLARET** Bordeaux Rouge très fin
ENVOI GRATIS DU CATALOGUE SUR SIMPLE DEMANDE

Société Générale
Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France
SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1864
CAPITAL 500 MILLIONS
Siège social : 29, Boulevard Haussmann, Paris (9e)
97 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue, 546 agences en Province, 4 agences à l'Étranger (Londres, Barcelone et St-Sébastien, Espagne), correspondants sur toutes les places de France et de l'Étranger.
Correspondant en Belgique : Société française de Banque et de dépôts, Bruxelles, 70, rue Royale. — *Anvers,* 74, pl. de Meir. — *Ostende,* 21, av. Léopold.
TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE
SERVICE DE COFFRES-FORTS ET DE COMPARTIMENTS DE COFFRES-FORTS au siège social et dans les succursales, depuis **8 fr.** par mois

Le Conseil d'administration de la Société Générale a nommé administrateurs : MM. Léon Cornudet et Henry Poirier qui étaient le premier : censeur, et le second : directeur de cet établissement. Pour remplacer M. Cornudet, le Comité de censure a nommé censeur : M. Georges Verstraëte, secrétaire du Conseil d'administration, et à sa place M. Edmond Taffineau, directeur-adjoint.

Avant d'acheter n'importe quel Instrument de Musique
DEMANDER LE CATALOGUE
Jérôme Thibouville-Lamy & Cie
68 à 72, Rue Réaumur, Paris.
La plus importante Manufacture
D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
du Monde. — Fondée en 1790.
Conditions spéciales et confidentielles accordées aux MEMBRES du CLERGÉ.

ENGRAIS DEROME
BAVAY (Nord)

ASTHME
Bronchite Chronique
EMPHYSÈME et toutes les OPPRESSIONS
Guérison par POUDRE et CIGARETTES ESCOUFLAIRE
CH. ESCOUFLAIRE, Agent Général à BAISIEUX (Nord) envoie GRATIS et FRANCO une BOITE d'ESSAI avec NOMBREUX CERTIFICATS de GUÉRISONS.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
— Georges JANIN, près St-Pierre, à NANCY —
La plus ancienne et la plus importante Maison de la Région de l'Est. — *Représentant, projets et devis sur demande.*